

Pierre Corneille

Mélite

bibebook

Pierre Corneille

Mélite

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

bibebook

www.bibebook.com

Adresse



MONSIEUR DE Liancour

MONSIEUR,

Mélite serait trop ingrate
de rechercher une autre
protection que la vôtre ;
elle vous doit cet

hommage et cette légère reconnaissance de tant d'obligations qu'elle vous a : non qu'elle présume par là s'en acquitter en quelque sorte, mais seulement pour les publier à toute la France. Quand je considère le peu de bruit qu'elle fit à son arrivée à Paris, venant d'un homme qui ne pouvait sentir que la rudesse de son pays, et tellement inconnu qu'il était avantageux d'en taire le nom, quand je me souviens, dis-je, que ses trois premières représentations ensemble n'eurent point tant d'affluence que la moindre de celles qui les suivirent dans le même hiver, je ne puis rapporter de

si faibles commencements qu'au loisir qu'il fallait au monde pour apprendre que vous en faisiez état, ni des progrès si peu attendus qu'à votre approbation, que chacun se croyait obligé de suivre après l'avoir sue. C'est de là, monsieur, qu'est venu tout le bonheur de Mélite ; et quelques hauts effets qu'elle ait produits depuis, celui dont je me tiens le plus glorieux, c'est l'honneur d'être connu de vous, et de vous pouvoir souvent assurer de bouche que je serai toute ma vie,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CORNEILLE.



Au lecteur



JE SAIS BIEN que l'impression d'une pièce en affaiblit la réputation : la publier, c'est l'avilir ; et même il s'y rencontre un particulier désavantage pour moi, vu que ma façon d'écrire étant simple et familière, la lecture fera prendre mes naïvetés pour des bassesses. Aussi beaucoup de mes amis m'ont

toujours conseillé de ne rien mettre sous la presse, et ont raison, comme je crois ; mais, par je ne sais quel malheur, c'est un conseil que reçoivent de tout le monde ceux qui écrivent, et pas un d'eux ne s'en sert. Ronsard, Malherbe et Théophile l'ont méprisé ; et si je ne les puis imiter en leurs grâces, je les veux du moins imiter en leurs fautes, si c'en est une que de faire imprimer. Je contenterai par là deux sortes de personnes, mes amis et mes envieux, donnant aux uns de quoi se divertir, aux autres de quoi censurer : et j'espère que les premiers me conserveront encore la même affection qu'ils m'ont

témoignée par le passé ; que des derniers, si beaucoup font mieux, peu réussiront plus heureusement, et que le reste fera encore quelque sorte d'estime de cette pièce, soit par coutume de l'approuver, soit par honte de se dédire. En tout cas, elle est mon coup d'essai ; et d'autres que moi ont intérêt à la défendre, puisque, si elle n'est pas bonne, celles qui sont demeurées au-dessous doivent être fort mauvaises.



Argument



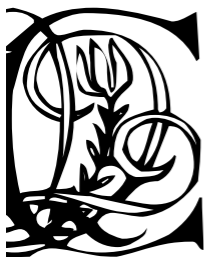
BRASTE, AMOUREUX DE
Mélite, la fait connaître à
son ami Tircis, et, devenu
peu après jaloux de leur
hantise, fait rendre des
lettres d'amour
supposées, de la part de Mélite, à
Philandre, accordé de Chloris, sœur
de Tircis. Philandre s'étant résolu,
par l'artifice et les suasions[1]

d'Eraste, de quitter Chloris pour Mélite, montre ces lettres à Tircis. Ce pauvre amant en tombe en désespoir, et se retire chez Lisis, qui vient donner à Mélite de fausses alarmes de sa mort. Elle se pâme à cette nouvelle, et témoignant par là son affection, Lisis la désabuse, et fait revenir Tircis, qui l'épouse. Cependant Cliton, ayant vu Mélite pâmée, la croit morte, et en porte la nouvelle à Eraste, aussi bien que de la mort de Tircis. Eraste, saisi de remords, entre en folie ; et remis en son bon sens par la nourrice de Mélite, dont il apprend qu'elle et Tircis sont vivants, il lui va

demander pardon de sa fourbe, et obtient de ces deux amants Chloris, qui ne voulait plus de Philandre après sa légèreté.



Examen



ETTE PIÈCE FUT mon coup d'essai, et elle n'a garde d'être dans les règles, puisque je ne savais pas alors qu'il y en eût. Je n'avais pour guide qu'un peu de sens commun, avec les exemples de feu Hardy, dont la veine était plus féconde que polie, et de quelques modernes qui

commençaient à se produire, et qui n'étaient pas plus réguliers que lui. Le succès en fut surprenant : il établit une nouvelle troupe de comédiens à Paris, malgré le mérite de celle qui était en possession de s'y voir l'unique ; il égala tout ce qui s'était fait de plus beau jusques alors, et me fit connaître à la cour. Ce sens commun, qui était toute ma règle, m'avait fait trouver l'unité d'action pour brouiller quatre amants par un seul intrigue, et m'avait donné assez d'aversion de cet horrible dérèglement qui mettait Paris, Rome et Constantinople sur le même théâtre, pour réduire le mien

dans une seule ville.

La nouveauté de ce genre de comédie, dont il n'y a point d'exemple en aucune langue, et le style naïf qui faisait une peinture de la conversation des honnêtes gens, furent sans doute cause de ce bonheur surprenant, qui fit alors tant de bruit. On n'avait jamais vu jusque-là que la comédie fît rire sans personnages ridicules, tels que les valets bouffons, les parasites, les capitans, les docteurs, etc. Celle-ci faisait son effet par l'humeur enjouée de gens d'une condition au-dessus de ceux qu'on voit dans les comédies de Plaute et de Térence, qui

n'étaient que des marchands. Avec tout cela, j'avoue que l'auditeur fut bien facile à donner son approbation à une pièce dont le nœud n'avait aucune justesse. Eraste y fait contrefaire des lettres de Mélite, et les porter à Philandre. Ce Philandre est bien crédule de se persuader d'être aimé d'une personne qu'il n'a jamais entretenue, dont il ne connaît point l'écriture, et qui lui défend de l'aller voir, cependant qu'elle reçoit les visites d'un autre avec qui il doit avoir une amitié assez étroite, puisqu'il est accordé de sa sœur. Il fait plus : sur la légèreté d'une croyance si peu raisonnable, il

renonce à une affection dont il était assuré, et qui était prête d'avoir son effet. Eraste n'est pas moins ridicule que lui, de s'imaginer que sa fourbe causera cette rupture, qui serait toutefois inutile à son dessein, s'il ne savait de certitude que Philandre, malgré le secret qu'il lui fait demander par Mélite dans ces fausses lettres, ne manquera pas à les montrer à Tircis ; que cet amant favorisé croira plutôt un caractère qu'il n'a jamais vu, que les assurances d'amour qu'il reçoit tous les jours de sa maîtresse, et qu'il rompra avec elle sans lui parler, de peur de s'en éclaircir. Cette

prétention d'Eraste ne pouvait être supportable à moins d'une révélation ; et Tircis, qui est l'honnête homme de la pièce, n'a pas l'esprit moins léger que les deux autres, de s'abandonner au désespoir par une même facilité de croyance à la vue de ce caractère inconnu. Les sentiments de douleur qu'il en peut légitimement concevoir devraient du moins l'emporter à faire quelques reproches à celle dont il se croit trahi, et lui donner par là l'occasion de le désabuser. La folie d'Eraste n'est pas de meilleure trempe. Je la condam nais dès lors en mon âme ; mais comme c'était un ornement de

théâtre qui ne manquait jamais de plaire, et se faisait souvent admirer, j'affectai volontiers ces grands égarements, et en tirai un effet que je tiendrais encore admirable en ce temps : c'est la manière dont Eraste fait connaître à Philandre, en le prenant pour Minos, la fourbe qu'il lui a faite et l'erreur où il l'a jeté. Dans tout ce que j'ai fait depuis, je ne pense pas qu'il se rencontre rien de plus adroit pour un dénouement.

Tout le cinquième acte peut passer pour inutile. Tircis et Mélite se sont raccommodés avant qu'il commence, et par conséquent l'action est terminée. Il n'est plus question que

de savoir qui a fait la supposition des lettres ; et ils pouvaient l'avoir su de Chloris à qui Philandre l'avait dit pour se justifier. Il est vrai que cet acte retire Eraste de folie, qu'il le réconcilie avec les deux amants, et fait son mariage avec Chloris ; mais tout cela ne regarde plus qu'une action épisodique, qui ne doit pas amuser le théâtre quand la principale est finie ; et surtout ce mariage a si peu d'apparence, qu'il est aisé de voir qu'on ne le propose que pour satisfaire à la coutume de ce temps-là, qui était de marier tout ce qu'on introduisait sur la scène. Il semble même que le personnage de

Philandre, qui part avec un ressentiment ridicule dont on ne craint pas l'effet, ne soit point achevé, et qu'il lui fallait quelque cousine de Mélite ou quelque sœur d'Eraste pour le réunir avec les autres. Mais dès lors je ne m'assujettissais pas tout à fait à cette mode, et je me contentai de faire voir l'assiette de son esprit sans prendre soin de le pourvoir d'une autre femme.

Quant à la durée de l'action, il est assez visible qu'elle passe l'unité de jour ; mais ce n'en est pas le seul défaut ; il y a de plus une inégalité d'intervalle entre les actes qu'il faut

éviter. Il doit s'être passé huit ou quinze jours entre le premier et le second, et autant entre le second et le troisième ; mais du troisième au quatrième, il n'est pas besoin de plus d'une heure, et il en faut encore moins entre les deux derniers, de peur de donner le temps de se ralentir à cette chaleur qui jette Eraste dans l'égarement d'esprit. Je ne sais même si les personnages qui paraissent deux fois dans un même acte (posé que cela soit permis, ce que j'examinerai ailleurs), je ne sais, dis-je, s'ils ont le loisir d'aller d'un quartier de la ville à l'autre, puisque ces quartiers doivent être si éloignés

l'un de l'autre, que les acteurs aient lieu de ne pas s'entreconnaître. Au premier acte, Tircis, après avoir quitté Mélite chez elle, n'a que le temps d'environ soixante vers pour aller chez lui, où il rencontre Philandre avec sa sœur, et n'en a guère davantage au second à refaire le même chemin. Je sais bien que la représentation raccourcit la durée de l'action, et qu'elle fait voir en deux heures, sans sortir de la règle, ce qui souvent a besoin d'un jour entier pour s'effectuer ; mais je voudrais que, pour mettre les choses dans leur justesse, ce raccourcissement se ménagât dans les intervalles des

actes, et que le temps qu'il faut perdre s'y perdît en sorte que chaque acte n'en eût, pour la partie de l'action qu'il représente, que ce qu'il en faut pour sa représentation.

Ce coup d'essai a sans doute encore d'autres irrégularités ; mais je ne m'attache pas à les examiner si ponctuellement que je m'obstine à n'en vouloir oublier aucune. Je pense avoir marqué les plus notables ; et pour peu que le lecteur ait d'indulgence pour moi, j'espère qu'il ne s'offensera pas d'un peu de négligence pour le reste.



Acteurs



ERASTE, amoureux de
Mélite.

Tircis, ami d'Eraste et
son rival.

Philandre, amant de
Chloris.

Mélite, maîtresse d'Eraste et de
Tircis.

Chloris, sœur de Tircis.

Lisis, ami de Tircis.

Cliton, voisin de Mélite.

La Nourrice de Mélite.

La scène est à Paris.



Acte premier



Scène première

Eraste, Tircis

Eraste

Je te l'avoue, ami, mon mal est incurable ;

Je n'y sais qu'un remède, et j'en suis incapable :

Le change serait juste, après tant de rigueur ;

Mais malgré ses dédains, Mélite a
tout mon cœur ;

Elle a sur tous mes sens une entière
puissance ;

Si j'ose en murmurer, ce n'est qu'en
son absence,

Et je ménage en vain dans un
éloignement

Un peu de liberté pour mon
ressentiment ;

D'un seul de ses regards l'adorable
contrainte

Me rend tous mes liens, en resserre
l'étreinte,

Et par un si doux charme aveugle ma

raison,

Que je cherche mon mal et fuis ma
guérison.

Son œil agit sur moi d'une vertu si
forte,

Qu'il ranime soudain mon espérance
morte,

Combat les déplaisirs de mon cœur
irrité,

Et soutient mon amour contre sa
cruauté ;

Mais ce flatteur espoir qu'il rejette
en mon âme

N'est qu'un doux imposteur
qu'autorise ma flamme,

Et qui, sans m'assurer ce qu'il
semble m'offrir,

Me fait plaie en ma peine, et
m'obstine à souffrir.

Tircis

Que je te trouve, ami, d'une humeur
admirable !

Pour paraître éloquent tu te feins
misérable :

Est-ce à dessein de voir avec quelles
couleurs

Je saurais adoucir les traits de tes
malheurs ?

Ne t'imagine pas qu'ainsi, sur ta

parole,

D'une fausse douleur un ami te
console ;

Ce que chacun en dit ne m'a que trop
appris

Que Mélite pour toi n'eut jamais de
mépris.

Eraste

Son gracieux accueil et ma
persévérance

Font naître ce faux bruit d'une vaine
apparence :

Ses mépris sont cachés, et s'en font
mieux sentir ;

Et n'étant point connus, on n'y peut compatir.

Tircis

En étant bien reçu, du reste que t'importe ?

C'est tout ce que tu veux des filles de sa sorte.

Eraste

Cet accès favorable, ouvert et libre à tous,

Ne me fait pas trouver mon martyre plus doux :

Elle souffre aisément mes soins et mon service ;

Mais loin de se résoudre à leur
rendre justice,

Parler de l'hyménée à ce cœur de
rocher,

C'est l'unique moyen de n'en plus
approcher.

Tircis

Ne dissimulons point ; tu règles
mieux ta flamme,

Et tu n'es pas si fou que d'en faire ta
femme.

Eraste

Quoi ! tu sembles douter de mes
intentions ?

Tircis

Je crois malaisément que tes
affections,

Sur l'éclat d'un beau teint qu'on voit
si périssable,

Règlent d'une moitié le choix
invariable.

Tu serais incivil, de la voir chaque
jour

Et ne lui pas tenir quelques propos
d'amour ;

Mais d'un vain compliment ta
passion bornée

Laisse aller tes desseins ailleurs pour
l'hyménée.

Tu sais qu'on te souhaite aux plus
riches maisons,

Que les meilleurs partis...

Eraste

Trêve de ces raisons ;

Mon amour s'en offense, et tiendrait
pour supplice

De recevoir des lois d'une sale
avarice :

Il me rend insensible aux faux
attraits de l'or,

Et trouve en sa personne un assez
grand trésor.

Tircis

Si c'est là le chemin qu'en aimant tu
veux suivre,

Tu ne sais guère encor ce que c'est
que de vivre.

Ces visages d'éclat sont bons à
cajoler,

C'est là qu'un apprenti doit
s'instruire à parler ;

J'aime à remplir de feux ma bouche
en leur présence ;

La mode nous oblige à cette
complaisance ;

Tous ces discours de livre alors sont
de raison :

Il faut feindre des maux, demander

guérison,

Donner sur le phébus, promettre des miracles,

Jurer qu'on brisera toutes sortes d'obstacles ;

Mais du vent et cela doivent être tout un.

Eraste

Passe pour des beautés qui sont dans le commun ;

C'est ainsi qu'autrefois j'amusai Chrysolithe :

Mais c'est d'autre façon qu'on doit servir Méлите.

Malgré tes sentiments, il me faut
accorder

Que le souverain bien n'est qu'à la
posséder.

Le jour qu'elle naquit, Vénus, bien
qu'immortelle,

Pensa mourir de honte en la voyant
si belle ;

Les Grâces, à l'envi, descendirent des
cieux

Pour se donner l'honneur
d'accompagner ses yeux ;

Et l'Amour, qui ne put entrer dans
son courage,

Voulut obstinément loger sur son

visage.

Tircis

Tu le prends d'un haut ton, et je crois
qu'au besoin

Ce discours emphatique irait encore
bien loin.

Pauvre amant, je te plains qui ne sais
pas encore

Que bien qu'une beauté mérite qu'on
l'adore,

Pour en perdre le goût, on n'a qu'à
l'épouser.

Un bien qui nous est dû se fait si peu
priser,

Qu'une femme, fût-elle entre toutes
choisie,

On en voit en six mois passer la
fantaisie.

Tel au bout de ce temps n'en voit
plus la beauté

Qu'avec un esprit sombre, inquiet,
agité ;

Au premier qui lui parle, ou jette
l'œil sur elle,

Mille sottises frayeurs lui brouillent la
cervelle ;

Ce n'est plus lors qu'une aide à faire
un favori,

Un charme pour tout autre, et non

pour un mari.

Eraste

Ces caprices honteux et ces chimères
vaines

Ne sauraient ébranler des cervelles
bien saines ;

Et quiconque a su prendre une fille
d'honneur

N'a point à redouter l'appât d'un
suborneur.

Tircis

Peut-être dis-tu vrai, mais ce choix
difficile

Assez et trop souvent trompe le plus

habile ;

Et l'hymen de soi-même est un si
lourd fardeau,

Qu'il faut l'appréhender à l'égal du
tombeau.

S'attacher pour jamais aux côtés
d'une femme !

Perdre pour des enfants le repos de
son âme !

Voir leur nombre importun remplir
une maison !

Ah ! qu'on aime ce joug avec peu de
raison !

Eraste

Mais il y faut venir ; c'est en vain
qu'on recule,

C'est en vain qu'on refuit, tôt ou tard
on s'y brûle ;

Pour libertin qu'on soit, on s'y
trouve attrapé :

Toi-même, qui fais tant le cheval
échappé,

Nous te verrons un jour songer au
mariage.

Tircis

Alors ne pense pas que j'épouse un
visage :

Je règle mes désirs suivant mon
intérêt.

Si Doris me voulait, toute laide
qu'elle est,

Je l'estimerais plus qu'Aminte et
qu'Hippolyte ;

Son revenu chez moi tiendrait lieu de
mérite :

C'est comme il faut aimer.
L'abondance des biens

Pour l'amour conjugal a de puissants
liens :

La beauté, les attraits, l'esprit, la
bonne mine,

Echauffent bien le cœur, mais non
pas la cuisine ;

Et l'hymen qui succède à ces folles
amours,

Après quelques douceurs, a bien de
mauvais jours.

Une amitié si longue est fort mal
assurée

Dessus des fondements de si peu de
durée.

L'argent dans le ménage a certaine
splendeur

Qui donne un teint d'éclat à la même
laideur ;

Et tu ne peux trouver de si douces
caresses

Dont le goût dure autant que celui

des richesses.

Eraste

Auprès de ce bel œil qui tient mes
sens ravis,

A peine pourrais-tu conserver ton
avis.

Tircis

La raison en tous lieux est également
forte.

Eraste

L'essai n'en coûte rien ; Méлите est à
sa porte ;

Allons, et tu verras dans ses
aimables traits

Tant de charmants appas, tant de
brillants attraits,

Que tu seras forcé toi-même à
reconnaître

Que si je suis un fou, j'ai bien raison
de l'être.

Tircis

Allons, et tu verras que toute sa
beauté

Ne saura me tourner contre la vérité.



Scène II

Eraste, Mélite, Tircis

Eraste

De deux amis, madame, apaisez la querelle.

Un esclave d'amour le défend d'un rebelle,

Si toutefois un cœur qui n'a jamais aimé,

Fier et vain qu'il en est, peut être
ainsi nommé.

Comme, dès le moment que je vous ai
servie,

J'ai cru qu'il était seul la véritable
vie,

Il n'est pas merveilleux que ce peu de
rapport

Entre nos deux esprits sème quelque
discord.

Je me suis donc piqué contre sa
médisance

Avec tant de malheur, ou tant
d'insuffisance,

Que des droits si sacrés et si pleins

d'équité

N'ont pu se garantir de sa subtilité,
Et je l'amène ici, n'ayant plus que
répondre,

Assuré que vos yeux le sauront
mieux confondre.

Mélite

Vous deviez l'assurer plutôt qu'il
trouverait,

En ce mépris d'amour, qui le
seconderait.

Tircis

Si le cœur ne dédit ce que la bouche
exprime,

Et ne fait de l'amour une plus haute
estime,

Je plains les malheureux à qui vous
en donnez,

Comme à d'étranges maux par leur
sort destinés.

Mélite

Ce reproche sans cause avec raison
m'étonne :

Je ne reçois d'amour et n'en donne à
personne.

Les moyens de donner ce que je n'eus
jamais ?

Eraste

Ils vous sont trop aisés ; et par vous
désormais

La nature pour moi montre son
injustice

A pervertir son cours pour me faire
un supplice.

Mélite

Supplice imaginaire, et qui sent son
moqueur.

Eraste

Supplice qui déchire et mon âme et
mon cœur.

Mélite

Il est rare qu'on porte avec si bon

visage

L'âme et le cœur ensemble en si
triste équipage.

Eraste

Votre charmant aspect suspendant
mes douleurs,

Mon visage du vôtre emprunte les
couleurs.

Mélite

Faites mieux ; pour finir vos maux et
votre flamme,

Empruntez tout d'un temps les
froideurs de mon âme.

Eraste

Vous voyant, les froideurs perdent
tout leur pouvoir ;

Et vous n'en conservez que faute de
vous voir.

Mélite

Eh quoi ! tous les miroirs ont-ils de
fausses glaces ?

Eraste

Penseriez-vous y voir la moindre de
vos grâces ?

De si frêles sujets ne sauraient
exprimer

Ce que l'amour aux cœurs peut lui
seul imprimer ;

Et quand vous en voudrez croire
leurs impuissances,

Cette légère idée et faible
connaissance

Que vous aurez par eux de tant de
raretés

Vous mettra hors de pair de toutes
les beautés.

Mélite

Voilà trop vous tenir dans une
complaisance

Que vous dussiez quitter, du moins
en ma présence,

Et ne démentir pas le rapport de vos
yeux,

Afin d'avoir sujet de m'entreprendre
mieux.

Eraste

Le rapport de mes yeux, aux dépens
de mes larmes,

Ne m'a que trop appris le pouvoir de
vos charmes.

Tircis

Sur peine d'être ingrate, il faut de
votre part

Reconnaître les dons que le ciel vous
départ.

Eraste

Voyez que d'un second mon droit se

fortifie.

Mélite

Voyez que son secours montre qu'il s'en défie.

Tircis

Je me range toujours d'avec la vérité.

Mélite

Si vous la voulez suivre, elle est de mon côté.

Tircis

Oui, sur votre visage, et non en vos paroles.

Mais cessez de chercher ces refuites frivoles ;

Et prenant désormais des sentiments
plus doux,

Ne soyez plus de glace à qui brûle
pour vous.

Mélite

Un ennemi d'amour me tenir ce
langage !

Accordez votre bouche avec votre
courage ;

Pratiquez vos conseils, ou ne m'en
donnez pas.

Tircis

J'ai connu mon erreur auprès de vos
appas.

Il vous l'avait bien dit.

Eraste

Ainsi donc, par l'issue

Mon âme sur ce point n'a point été
déçue ?

Tircis

Si tes feux en son cœur produisaient
même effet,

Crois-moi, que ton bonheur serait
bientôt parfait.

Mélite

Pour voir si peu de chose aussitôt
vous dédire,

Me donne à vos dépens de beaux

sujets de rire ;

Mais je pourrais bientôt à
m'entendre flatter

Concevoir quelque orgueil qu'il vaut
mieux éviter.

Excusez ma retraite.

Eraste

Adieu, belle inhumaine,

De qui seule dépend, et ma joie, et
ma peine.

Mélite

Plus sage à l'avenir, quittez ces vains
propos,

Et laissez votre esprit et le mien en

repos.



Scène III

Eraste, Tircis

Eraste

Maintenant suis-je un fou ? mérité-je
du blâme ?

Que dis-tu de l'objet ? que dis-tu de
ma flamme ?

Tircis

Que veux-tu que j'en die ? Elle a je ne

sais quoi

Qui ne peut consentir que l'on
demeure à soi.

Mon cœur, jusqu'à présent à l'amour
invincible,

Ne se maintient qu'à force aux
termes d'insensible ;

Tout autre que Tircis mourrait pour
la servir.

Eraste

Confesse franchement qu'elle a su te
ravir,

Et que tu ne veux pas prendre pour
cette belle

Avec le nom d'amant le titre
d'infidèle.

Rien que notre amitié ne t'en peut
détourner ;

Mais ta muse du moins, facile à
suborner,

Avec plaisir déjà prépare quelques
veilles

A de puissants efforts pour de telles
merveilles.

Tircis

En effet, ayant vu tant et de tels
appas,

Que je ne rime point, je ne le promets
pas.

Eraste

Tes feux n'iront-ils point plus avant
que la rime ?

Tircis

Si je brûle jamais, je veux brûler sans
crime.

Eraste

Mais si sans y penser tu te trouvais
surpris ?

Tircis

Quitte pour décharger mon cœur
dans mes écrits.

J'aime bien ces discours de plaintes
et d'alarmes,

De soupirs, de sanglots, de
tourments et de larmes ;

C'est de quoi fort souvent je bâtis ma
chanson,

Mais j'en connais, sans plus, la
cadence et le son.

Souffre qu'en un sonnet je m'efforce
à dépeindre

Cet agréable feu que tu ne peux
éteindre :

Tu le pourras donner comme venant
de toi.

Eraste

Ainsi ce cœur d'acier qui me tient
sous sa loi,

Verra ma passion pour le moins en
peinture.

Je doute néanmoins qu'en cette
portraiture

Tu ne suives plutôt tes propres
sentiments.

Tircis

Me prépare le ciel de nouveaux
châtiments,

Si jamais un tel crime entre dans
mon courage !

Eraste

Adieu. Je suis content, j'ai ta parole
en gage,

Et sais trop que l'honneur t'en fera
souvenir.

Tircis, *seul.*

En matière d'amour rien n'oblige à
tenir ;

Et les meilleurs amis, lorsque son feu
les presse,

Font bientôt vanité d'oublier leur
promesse.



Scène IV

Philandre, Chloris

Philandre

Je meure, mon souci, tu dois bien me haïr ;

Tous mes soins depuis peu ne vont qu'à te trahir.

Chloris

Ne m'épouvante point ; à ta mine, je

pense

Que le pardon suivra de fort près
cette offense,

Sitôt que j'aurai su quel est ce
mauvais tour.

Philandre

Sache donc qu'il ne vient sinon de
trop d'amour.

Chloris

J'eusse osé le gager, qu'ainsi par
quelque ruse

Ton crime officieux porterait son
excuse.

Philandre

Ton adorable objet, mon unique
vainqueur,

Fait naître chaque jour tant de feux
en mon cœur,

Que leur excès m'accable, et que
pour m'en défaire

J'y cherche des défauts qui puissent
me déplaire :

J'examine ton teint dont l'éclat me
surprit,

Les traits de ton visage et ceux de
ton esprit ;

Mais je n'en puis trouver un seul qui
ne me charme.

Chloris

Et moi, je suis ravie, après ce peu
d'alarme,

Qu'ainsi tes sens trompés te puissent
obliger

A chérir ta Chloris, et jamais ne
changer.

Philandre

Ta beauté te répond de ma
persévérance,

Et ma foi qui t'en donne une entière
assurance...

Chloris

Voilà fort doucement dire que, sans
ta foi,

Ma beauté ne pourrait te conserver à moi.

Philandre

Je traiterais trop mal une telle maîtresse

De l'aimer seulement pour tenir ma promesse :

Ma passion en est la cause et non l'effet ;

Outre que tu n'as rien qui ne soit si parfait,

Qu'on ne peut te servir sans voir sur ton visage

De quoi rendre constant l'esprit le plus volage.

Chloris

Ne m'en conte point tant de ma perfection :

Tu dois être assuré de mon affection ;

Et tu perds tout l'effort de ta galanterie,

Si tu crois l'augmenter par une flatterie.

Une fausse louange est un blâme secret :

Je suis belle à tes yeux, il suffit, sois discret ;

C'est mon plus grand bonheur, et le

seul où j'aspire.

Philandre

Tu sais adroitement adoucir mon
martyre.

Mais parmi les plaisirs qu'avec toi je
ressens,

A peine mon esprit ose croire mes
sens,

Toujours entre la crainte et l'espoir
en balance ;

Car s'il faut que l'amour naisse de
ressemblance,

Mes imperfections nous éloignant si
fort,

Qu'oserais-je prétendre en ce peu de rapport ?

Chloris

Du moins ne prétends pas qu'à présent je te loue,

Et qu'un mépris rusé, que ton cœur désavoue,

Me mette sur la langue un babil affété,

Pour te rendre à mon tour ce que tu m'as prêté :

Au contraire, je veux que tout le monde sache

Que je connais en toi des défauts que je cache.

Quiconque avec raison peut être négligé

A qui le veut aimer est bien plus obligé.

Philandre

Quant à toi, tu te crois de beaucoup plus aimable ?

Chloris

Sans doute ; et qu'aurais-tu qui me fût comparable ?

Philandre

Regarde dans mes yeux, et reconnais qu'en moi

On peut voir quelque chose aussi

parfait que toi.

Chloris

C'est sans difficulté, m'y voyant
exprimée.

Philandre

Quitte ce vain orgueil dont ta vue est
charmée.

Tu n'y vois que mon cœur, qui n'a
plus un seul trait,

Que ceux qu'il a reçus de ton
charmant portrait,

Et qui, tout aussitôt que tu t'es fait
paraître,

Afin de te mieux voir, s'est mis à la

fenêtre.

Chloris

Le trait n'est pas mauvais ; mais
puisque'il te plaît tant,

Regarde dans mes yeux, ils t'en
montrent autant ;

Et nos feux tout pareils ont mêmes
étincelles.

Philandre

Ainsi, chère Chloris, nos ardeurs
mutuelles,

Dedans cette union prenant un même
cours,

Nous préparent un heur qui durera

toujours.

Cependant, en faveur de ma longue
souffrance...

Chloris

Tais-toi, mon frère vient.



Scène V

Tircis, Philandre, Chloris

Tircis

Si j'en crois l'apparence,

Mon arrivée ici fait quelque
contretemps.

Philandre

Que t'en semble, Tircis ?

Tircis

Je vous vois si contents,

Qu'à ne vous rien celer touchant ce
qu'il me semble

Du divertissement que vous preniez
ensemble,

De moins sorciers que moi
pourraient bien deviner

Qu'un troisième ne fait que vous
importuner.

Chloris

Dis ce que tu voudras ; nos feux
n'ont point de crimes,

Et pour t'appréhender ils sont trop
légitimes,

Puisqu'un hymen sacré promis ces
jours passés,

Sous ton consentement, les autorise
assez.

Tircis

Ou je te connais mal, ou son heure
tardive

Te désoblige fort de ce qu'elle
n'arrive.

Chloris

Ta belle humeur te tient, mon frère.

Tircis

Assurément.

Chloris

Le sujet ?

Tircis

J'en ai trop dans ton contentement.

Chloris

Le cœur t'en dit d'ailleurs.

Tircis

Il est vrai, je te jure ;

J'ai vu je ne sais quoi...

Chloris

Dis tout, je t'en conjure.

Tircis

Ma foi, si ton Philandre avait vu de
mes yeux,

Tes affaires, ma sœur, n'en iraient guère mieux.

Chloris

J'ai trop de vanité pour croire que Philandre

Trouve encore après moi qui puisse le surprendre.

Tircis

Tes vanités à part, repose-t'en sur moi

Que celle que j'ai vue est bien autre que toi.

Philandre

Parle mieux de l'objet dont mon âme

est ravie ;

Ce blasphème à tout autre aurait coûté la vie.

Tircis

Nous tomberons d'accord sans nous mettre en pourpoint.

Chloris

Encor, cette beauté, ne la nomme-t-on point ?

Tircis

Non, pas si tôt. Adieu : ma présence importune

Te laisse à la merci d'Amour et de la brune.

Continuez les jeux que vous avez quittés.

Chloris

Ne crois pas éviter mes importunités :

Ou tu diras le nom de cette incomparable,

Ou je vais de tes pas me rendre inséparable.

Tircis

Il n'est pas fort aisé d'arracher ce secret.

Adieu : ne perds point temps.

Chloris

O l'amoureux discret !

Eh bien ? nous allons voir si tu sauras te taire.

Philandre

(Il retient Chloris, qui suit son frère.)

C'est donc ainsi qu'on quitte un amant pour un frère ?

Chloris

Philandre, avoir un peu de curiosité,

Ce n'est pas envers toi grande infidélité :

Souffre que je dérobe un moment à ma flamme,

Pour lire malgré lui jusqu'au fond de

son âme.

Nous en rirons après ensemble, si tu veux.

Philandre

Quoi ! c'est là tout l'état que tu fais de mes feux ?

Chloris

Je ne t'aime pas moins, pour être curieuse,

Et ta flamme à mon cœur n'est pas moins précieuse.

Conserve-moi le tien, et sois sûr de ma foi.

Philandre

Ah, folle ! qu'en t'aimant il faut
souffrir de toi !



Acte II



Scène première

Eraste

Je l'avais bien prévu que ce cœur
infidèle

Ne se défendrait point des yeux de
ma cruelle,

Qui traite mille amants avec mille
mépris,

Et n'a point de faveurs que pour le
dernier pris.

Sitôt qu'il l'aborda, je lus sur son
visage

De sa déloyauté l'infailible présage ;

Un inconnu frisson dans mon corps
épandu

Me donna les avis de ce que j'ai
perdu.

Depuis, cette volage évite ma
rencontre,

Ou, si malgré ses soins le hasard me
la montre,

Si je puis l'aborder, son discours se
confond,

Son esprit en désordre à peine me
répond ;

Une réflexion vers le traître qu'elle
aime

Presque à tous moments le ramène
en lui-même ;

Et tout rêveur qu'il est, il n'a point
de soucis

Qu'un soupir ne trahisse au seul nom
de Tircis.

Lors, par le prompt effet d'un
changement étrange,

Son silence rompu se déborde en
louange.

Elle remarque en lui tant de
perfections,

Que les moins éclairés verraient ses
passions ;

Sa bouche ne se plaît qu'en cette
flatterie,

Et tout autre propos lui rend sa
rêverie.

Cependant, chaque jour aux discours
attachés,

Ils ne retiennent plus leurs
sentiments cachés ;

Ils ont des rendez-vous où l'amour
les assemble ;

Encor hier sur le soir je les surpris

ensemble ;

Encor tout de nouveau je la vois qui
l'attend.

Que cet œil assuré marque un esprit
content !

Perds tout respect, Eraste, et tout
soin de lui plaire :

Rends, sans plus différer, ta
vengeance exemplaire ;

Mais il vaut mieux t'en rire, et pour
dernier effort

Lui montrer en raillant combien elle
a de tort.



Scène II

Eraste, Mélite

Eraste

Quoi ! seule et sans Tircis ! vraiment
c'est un prodige ;

Et ce nouvel amant déjà trop vous
néglige,

Laissant ainsi couler la belle
occasion

De vous conter l'excès de son affection.

Mélite

Vous savez que son âme en est fort dépourvue.

Eraste

Toutefois, ce dit-on, depuis qu'il vous a vue,

Il en porte dans l'âme un si doux souvenir,

Qu'il n'a plus de plaisirs qu'à vous entretenir.

Mélite

Il a lieu de s'y plaire avec quelque

justice.

L'amour ainsi qu'à lui me paraît un
supplice ;

Et sa froideur, qu'augmente un si
lourd entretien,

Le résout d'autant mieux à n'aimer
jamais rien.

Eraste

Dites : à n'aimer rien que la belle
Mélite.

Mélite

Pour tant de vanité j'ai trop peu de
mérite.

Eraste

En faut-il tant avoir pour ce nouveau
venu ?

Mélite

Un peu plus que pour vous.

Eraste

De vrai, j'ai reconnu,

Vous ayant pu servir deux ans, et
davantage,

Qu'il faut si peu que rien à toucher
mon courage.

Mélite

Encor si peu que c'est vous étant
refusé,

Présumez comme ailleurs vous serez

méprisé.

Eraste

Vos mépris ne sont pas de grande
conséquence,

Et ne vaudront jamais la peine que
j'y pense ;

Sachant qu'il vous voyait, je m'étais
bien douté

Que je ne serais plus que fort mal
écouté.

Mélite

Sans que mes actions de plus près
j'examine,

A la meilleure humeur je fais

meilleure mine ;

Et s'il m'osait tenir de semblables
discours,

Nous romprions ensemble avant
qu'il fût deux jours.

Eraste

Si chaque objet nouveau de même
vous engage,

Il changera bientôt d'humeur et de
langage.

Caressé maintenant aussitôt
qu'aperçu

Qu'aurait-il à se plaindre, étant si
bien reçu ?

Mélite

Eraste, voyez-vous, trêve de
jalousie ;

Purgez votre cerveau de cette
frénésie :

Laissez en liberté mes inclinations.

Qui vous a fait censeur de mes
affections ?

Est-ce à votre chagrin que j'en dois
rendre conte ?

Eraste

Non, mais j'ai malgré moi pour vous
un peu de honte,

De ce qu'on dit partout du trop de

privauté

Que déjà vous souffrez à sa témérité.

Mélite

Ne soyez en souci que de ce qui vous touche.

Eraste

Le moyen, sans regret, de vous voir si farouche

Aux légitimes vœux de tant de gens d'honneur,

Et d'ailleurs si facile à ceux d'un suborneur ?

Mélite

Ce n'est pas contre lui qu'il faut en

ma présence

Lâcher les traits jaloux de votre
médisance.

Adieu. Souvenez-vous que ces mots
insensés

L'avanceront chez moi plus que vous
ne pensez.



Scène III

Eraste

C'est là donc ce qu'enfin me gardait
ton caprice ?

C'est ce que j'ai gagné par deux ans
de service ?

C'est ainsi que mon feu, s'étant trop
abaissé,

D'un outrageux mépris se voit
récompensé ?

Tu m'oses préférer un traître qui te
flatte ;

Mais dans ta lâcheté ne crois pas que
j'éclate,

Et que par la grandeur de mes
ressentiments

Je laisse aller au jour celle de mes
tourments.

Un aveu si public qu'en ferait ma
colère

Enflerait trop l'orgueil de ton âme
légère,

Et me convaincrait trop de ce désir

abject

Qui m'a fait soupirer pour un
indigne objet.

Je saurai me venger, mais avec
l'apparence

De n'avoir pour tous deux que de
l'indifférence.

Il fut toujours permis de tirer sa
raison

D'une infidélité par une trahison.

Tiens, déloyal ami, tiens ton âme
assurée

Que ton heur surprenant aura peu de
durée,

Et que, par une adresse égale à tes
forfaits,

Je mettrai le désordre où tu crois
voir la paix.

L'esprit fourbe et vénal d'un voisin
de Mélite

Donnera prompte issue à ce que je
médite.

A servir qui l'achète il est toujours
tout prêt,

Et ne voit rien d'injuste où brille
l'intérêt.

Allons sans perdre temps lui payer
ma vengeance,

Et la pistole en main presser sa

diligence.



Scène IV

Tircis, Chloris

Tircis

Ma sœur, un mot d'avis sur un
méchant sonnet

Que je viens de brouiller dedans mon
cabinet.

Chloris

C'est à quelque beauté que ta muse

l'adresse ?

Tircis

En faveur d'un ami je flatte sa
maîtresse.

Vois si tu le connais, et si, parlant
pour lui,

J'ai su m'accommoder aux passions
d'autrui.

Sonnet

Après l'œil de Mélite il n'est rien
d'admirable...

Chloris

Ah ! frère, il n'en faut plus.

Tircis

Tu n'es pas supportable

De me rompre sitôt.

Chloris

C'était sans y penser ;

Achève.

Tircis

Tais-toi donc, je vais recommencer.

Sonnet

Après l'œil de Mélite il n'est rien
d'admirable ;

Il n'est rien de solide après ma
loyauté.

Mon feu, comme son teint, se rend

incomparable ;

Et je suis en amour ce qu'elle est en
beauté.

Quoi que puisse à mes sens offrir la
nouveauté,

Mon cœur à ses traits demeure
invulnérable ;

Et bien qu'elle ait au sien la même
cruauté,

Ma foi pour ses rigueurs n'en est pas
moins durable.

C'est donc avec raison que mon
extrême ardeur

Trouve chez cette belle une extrême
froideur,

Et que sans être aimé je brûle pour
Mélite :

Car de ce que les dieux, nous
envoyant au jour,

Donnèrent pour nous deux d'amour
et de mérite,

Elle a tout le mérite, et moi j'ai tout
l'amour.

Chloris

Tu l'as fait pour Eraste ?

Tircis

Oui, j'ai dépeint sa flamme.

Chloris

Comme tu la ressens peut-être dans
ton âme ?

Tircis

Tu sais mieux qui je suis, et que ma
libre humeur

N'a de part en mes vers que celle de
rimeur.

Chloris

Pauvre frère ! vois-tu, ton silence
t'abuse ;

De la langue ou des yeux, n'importe
qui t'accuse :

Les tiens m'avaient bien dit, malgré
toi, que ton cœur

Soupirait sous les lois de quelque
objet vainqueur ;

Mais j'ignorais encor qui tenait ta
franchise,

Et le nom de Mélite a causé ma
surprise

Sitôt qu'au premier vers ton sonnet
m'a fait voir

Ce que depuis huit jours je brûlais de
savoir.

Tircis

Tu crois donc que j'en tiens ?

Chloris

Fort avant.

Tircis

Pour Mélite ?

Chloris

Pour Mélite ; et, de plus, que ta
flamme n'excite

Au cœur de cette belle aucun
embrasement.

Tircis

Qui t'en a tant appris ? mon sonnet ?

Chloris

Justement.

Tircis

Et c'est ce qui te trompe avec tes

conjectures,

Et par où ta finesse a mal pris ses
mesures.

Un visage jamais ne m'aurait arrêté,
S'il fallait que l'amour fût tout de
mon côté.

Ma rime seulement est un portrait
fidèle

De ce qu'Eraste souffre en servant
cette belle ;

Mais quand je l'entretiens de mon
affection,

J'en ai toujours assez de satisfaction.

Chloris

Montre, si tu dis vrai, quelque peu
plus de joie ;

Et rends-toi moins rêveur, afin que je
te croie.

Tircis

Je rêve, et mon esprit ne s'en peut
exempter ;

Car sitôt que je viens à me
représenter

Qu'une vieille amitié de mon amour
s'irrite,

Qu'Eraste s'en offense, et s'oppose à
Mélite,

Tantôt je suis ami, tantôt je suis
rival ;

Et, toujours balancé d'un
contrepoids égal,

J'ai honte de me voir insensible, ou
perfide.

Si l'amour m'enhardit, l'amitié
m'intimide.

Entre ces mouvements mon esprit
partagé

Ne sait duquel des deux il doit
prendre congé.

Chloris

Voilà bien des détours pour dire, au
bout du conte,

Que c'est contre ton gré que l'amour

te surmonte.

Tu présumes par là me le persuader ;
Mais ce n'est pas ainsi qu'on m'en
donne à garder.

A la mode du temps, quand nous
servons quelque autre,

C'est seulement alors qu'il n'y va
rien du nôtre.

Chacun en son affaire est son
meilleur ami,

Et tout autre intérêt ne touche qu'à
demi.

Tircis

Que du foudre à tes yeux j'éprouve la

furie,

Si rien que ce rival cause ma rêverie !

Chloris

C'est donc assurément son bien qui
t'est suspect ;

Son bien te fait rêver, et non pas son
respect ;

Et, toute amitié bas, tu crains que sa
richesse

En dépit de tes feux n'obtienne ta
maîtresse.

Tircis

Tu devines, ma sœur ; cela me fait
mourir.

Chloris

Ce sont vaines frayeurs dont je veux te guérir.

Depuis quand ton Eraste en tient-il pour Mélite ?

Tircis

Il rend depuis deux ans hommage à son mérite.

Chloris

Mais dit-il les grands mots ? parle-t-il d'épouser ?

Tircis

Presque à chaque moment.

Chloris

Laisse-le donc jaser.

Ce malheureux amant ne vaut pas
qu'on le craigne ;

Quelque riche qu'il soit, Mélite le
dédaigne :

Puisqu'on voit sans effet deux ans
d'affection,

Tu ne dois plus douter de son
aversion ;

Le temps ne la rendra que plus
grande et plus forte.

On prend soudain au mot les
hommes de sa sorte,

Et sans rien hasarder à la moindre
longueur,

On leur donne la main dès qu'ils
offrent le cœur.

Tircis

Sa mère peut agir de puissance
absolue.

Chloris

Crois que déjà l'affaire en serait
résolue,

Et qu'il aurait déjà de quoi se
contenter

Si sa mère était femme à la violenter.

Tircis

Ma crainte diminue, et ma douleur
s'apaise ;

Mais si je t'abandonne, excuse mon
trop d'aise.

Avec cette lumière et ma dextérité,
J'en veux aller savoir toute la vérité.

Adieu.

Chloris

Moi, je m'en vais paisiblement
attendre

Le retour désiré du paresseux
Philandre.

Un moment de froideur lui fera
souvenir

Qu'il faut une autre fois tarder
moins à venir.



Scène V

Eraste, Cliton

Eraste, *lui donnant une lettre.*

Va-t'en chercher Philandre, et dis-lui
que Mélite

A dedans ce billet sa passion
décrite ;

Dis-lui que sa pudeur ne saurait plus
cacher

Un feu qui la consume et qu'elle tient
si cher :

Mais prends garde surtout à bien
jouer ton rôle ;

Remarque sa couleur, son maintien,
sa parole ;

Vois si dans la lecture un peu
d'émotion

Ne te montrera rien de son intention.

Cliton

Cela vaut fait, monsieur.

Eraste

Mais, après ce message,

Sache avec tant d'adresse ébranler

son courage,

Que tu viennes à bout de sa fidélité.

Cliton

Monsieur, reposez-vous sur ma subtilité ;

Il faudra malgré lui qu'il donne dans le piège ;

Ma tête sur ce point vous servira de pleige ;

Mais aussi vous savez...

Eraste

Oui, va, sois diligent.

Ces âmes du commun n'ont pour but que l'argent ;

Et je n'ai que trop vu par mon
expérience...

Mais tu reviens bientôt ?

Cliton

Donnez-vous patience,

Monsieur ; il ne nous faut qu'un
moment de loisir,

Et vous pourrez vous-même en avoir
le plaisir.

Eraste

Comment ?

Cliton

De ce carfour j'ai vu venir Philandre.

Cachez-vous en ce coin, et de là
sachez prendre

L'occasion commode à seconder mes
coups.

Par là nous le tenons. Le voici ;
sauvez-vous.



Scène VI

Philandre, Eraste, Cliton

Philandre

(Eraste est caché et les écoute.)

Quelle réception me fera ma
maîtresse ?

Le moyen d'excuser une telle
paresse ?

Cliton

Monsieur, tout à propos je vous rencontre ici,

Expressément chargé de vous rendre ceci.

Philandre

Qu'est-ce ?

Cliton

Vous allez voir, en lisant cette lettre,
Ce qu'un homme jamais n'oserait se promettre.

Ouvrez-la seulement.

Philandre

Va, tu n'es qu'un conteur.

Cliton

Je veux mourir, au cas qu'on me trouve menteur.

Lettre supposée de Mélite à Philandre.

Malgré le devoir et la bienséance du sexe, celle-ci m'échappe en faveur de vos mérites, pour vous apprendre que c'est Mélite qui vous écrit, et qui vous aime. Si elle est assez heureuse pour recevoir de vous une réciproque affection, contentez-vous de cet entretien par lettres, jusqu'à ce qu'elle ait ôté de l'esprit de sa mère quelques personnes qui n'y sont que trop bien pour son contentement.

Eraste, feignant d'avoir lu la lettre

par-dessus son épaule.

C'est donc la vérité que la belle
Mélite

Fait du brave Philandre une louable
élite,

Et qu'il obtient ainsi de sa seule
vertu

Ce qu'Eraste et Tircis ont en vain
débattu ?

Vraiment dans un tel choix mon
regret diminue ;

Outre qu'une froideur depuis peu
survenue,

De tant de vœux perdus ayant su me
lasser,

N'attendait qu'un prétexte à m'en débarrasser.

Philandre

Me dis-tu que Tircis brûle pour cette belle ?

Eraste

Il en meurt.

Philandre

Ce courage à l'amour si rebelle ?

Eraste

Lui-même.

Philandre

Si ton cœur ne tient plus qu'à demi,

Tu peux le retirer en faveur d'un
ami ;

Sinon, pour mon regard ne cesse de
prétendre :

Etant pris une fois, je ne suis plus à
prendre.

Tout ce que je puis faire à ce beau feu
naissant,

C'est de m'en revancher par un zèle
impuissant ;

Et ma Chloris la prie, afin de s'en
distraindre,

De tourner, s'il se peut, sa flamme
vers son frère.

Eraste

Auprès de sa beauté qu'est-ce que ta Chloris ?

Philandre

Un peu plus de respect pour ce que je chéris.

Eraste

Je veux qu'elle ait en soi quelque chose d'aimable ;

Mais enfin à Mélite est-elle comparable ?

Philandre

Qu'elle le soit ou non, je n'examine pas

Si des deux l'une ou l'autre a plus ou

moins d'appas.

J'aime l'une ; et mon cœur pour
toute autre insensible...

Eraste

Awise toutefois, le prétexte est
plausible.

Philandre

J'en serais mal voulu des hommes et
des dieux.

Eraste

On pardonne aisément à qui troue
son mieux.

Philandre

Mais en quoi gât ce mieux ?

Eraste

En esprit, en richesse.

Philandre

O le honteux motif à changer de
maîtresse !

Eraste

En amour.

Philandre

Chloris m'aime, et si je m'y connoi,
Rien ne peut égaler celui qu'elle a
pour moi.

Eraste

Tu te détromperas, si tu veux

prendre garde

A ce qu'à ton sujet l'une et l'autre
hasarde.

L'une en t'aimant s'expose au péril
d'un mépris :

L'autre ne t'aime point que tu n'en
sois épris ;

L'une t'aime engagé vers une autre
moins belle :

L'autre se rend sensible à qui n'aime
rien qu'elle,

L'une au-dessus des siens te montre
son ardeur ;

Et l'autre après leur choix quitte un
peu sa froideur :

L'une...

Philandre

Adieu : des raisons de si peu
d'importance

Ne pourraient en un siècle ébranler
ma constance.

(Il dit ce vers à Cliton tout bas.)

Dans deux heures d'ici tu viendras
me revoir.

Cliton

Disposez librement de mon petit
pouvoir.

Eraste, *seul*.

Il a beau déguiser, il a goûté
l'amorce ;

Chloris déjà sur lui n'a presque plus
de force :

Ainsi je suis deux fois vengé du
ravisieur,

Ruinant tout ensemble, et le frère, et
la sœur.



Scène VII

Tircis, Eraste, Mélite

Tircis

Eraste, arrête un peu.

Eraste

Que me veux-tu ?

Tircis

Te rendre

Ce sonnet que pour toi j'ai promis
d'entreprendre.

*Mélite, au travers d'une jalousie,
cependant qu'Eraste lit le sonnet.*

Que font-ils là tous deux ? qu'ont-ils
à démêler ?

Ce jaloux à la fin le pourra quereller ;

Du moins les compliments, dont
peut-être ils se jouent,

Sont des civilités qu'en l'âme ils
désavouent.

Tircis

J'y donne une raison de ton sort
inhumain.

Allons, je le veux voir présenter de ta main

A ce charmant objet dont ton âme est blessée.

Eraste, *lui rendant son sonnet.*

Une autre fois, Tircis ; quelque affaire pressée

Fait que je ne saurais pour l'heure m'en charger.

Tu trouveras ailleurs un meilleur messenger.

Tircis, *seul.*

La belle humeur de l'homme ! O dieux, quel personnage !

Quel ami j'avais fait de ce plaisant
visage !

Une mine froncée, un regard de
travers,

C'est le remerciement, que j'aurai de
mes vers.

Je manque, à son avis, d'assurance
ou d'adresse,

Pour les donner moi-même à sa jeune
maîtresse,

Et prendre ainsi le temps de dire à sa
beauté

L'empire que ses yeux ont sur ma
liberté.

Je pense l'entrevoir par cette

jalousie :

Oui, mon âme de joie en est toute saisie.

Hélas ! et le moyen de pouvoir lui parler,

Si mon premier aspect l'oblige à s'en aller ?

Que cette joie est courte, et qu'elle est cher vendue !

Toutefois tout va bien, la voilà descendue.

Ses regards pleins de feu s'entendent avec moi ;

Que dis-je ? en s'avançant elle m'appelle à soi.



Scène VIII

Mélite, Tircis

Mélite

Eh bien ! qu'avez-vous fait de votre compagnie ?

Tircis

Je ne puis rien juger de ce qui l'a bannie :

A peine ai-je eu loisir de lui dire deux

mots.

Qu'aussitôt le fantasque, en me
tournant le dos,

S'est échappé de moi.

Mélite

Sans doute il m'aura vue,

Et c'est de là que vient cette fuite
imprévue.

Tircis

Vous aimant comme il fait, qui l'eût
jamais pensé ?

Mélite

Vous ne savez donc rien de ce qui
s'est passé ?

Tircis

J'aimerais beaucoup mieux savoir ce
qui se passe,

Et la part qu'a Tircis en votre bonne
grâce.

Mélite

Meilleur aucunement qu'Eraste ne
voudroit.

Je n'ai jamais connu d'amant si
maladroit ;

Il ne saurait souffrir qu'autre que lui
m'approche.

Dieux ! qu'à votre sujet il m'a fait de
reproche !

Vous ne sauriez me voir sans le
désobliger.

Tircis

Et de tous mes soucis c'est là le plus
léger.

Toute une légion de rivaux de sa
sorte

Ne divertirait pas l'amour que je
vous porte,

Qui ne craindra jamais les humeurs
d'un jaloux.

Mélite

Aussi le croit-il bien, ou je me
trompe.

Tircis

Et vous ?

Mélite

Bien que cette croyance à quelque
erreur m'expose,

Pour lui faire dépit, j'en croirai
quelque chose.

Tircis

Mais afin qu'il reçût un entier
déplaisir,

Il faudrait que nos cœurs n'eussent
plus qu'un désir,

Et quitter ces discours de volontés
sujettes,

Qui ne sont point de mise en l'état
où vous êtes.

Vous-même consultez un moment
vos appas ;

Songez à leurs effets, et ne présumez
pas

Avoir sur tous les cœurs un pouvoir
si suprême,

Sans qu'il vous soit permis d'en user
sur vous-même.

Un si digne sujet ne reçoit point de
loi,

De règle, ni d'avis, d'un autre que de
soi.

Mélite

Ton mérite, plus fort que ta raison
flatteuse,

Me rend, je le confesse, un peu moins
scrupuleuse.

Je dois tout à ma mère, et pour tout
autre amant

Je voudrais tout remettre à son
commandement ;

Mais attendre pour toi l'effet de sa
puissance,

Sans te rien témoigner que par
obéissance,

Tircis, ce serait trop ; tes rares
qualités

Dispensent mon devoir de ces formalités.

Tircis

Que d'amour et de joie un tel aveu me donne !

Mélite

C'est peut-être en trop dire, et me montrer trop bonne ;

Mais par là tu peux voir que mon affection

Prend confiance entière en ta discrétion.

Tircis

Vous la verrez toujours dans un

respect sincère

Attacher mon bonheur à celui de
vous plaire,

N'avoir point d'autre soin, n'avoir
point d'autre esprit ;

Et si vous en voulez un serment par
écrit,

Ce sonnet que pour vous vient de
tracer ma flamme,

Vous fera voir à nu jusqu'au fond de
mon âme.

Mélite

Garde bien ton sonnet, et pense
qu'aujourd'hui

Mélite veut te croire autant et plus
que lui.

Je le prends toutefois comme un
précieux gage

Du pouvoir que mes yeux ont pris
sur ton courage.

Adieu : sois-moi fidèle en dépit du
jaloux.

Tircis

O ciel ! jamais amant eut-il un sort
plus doux !



Acte III



Scène première

Philandre

Tu l'as gagné, Mélite ; il ne m'est pas possible

D'être à tant de faveurs plus longtemps insensible.

Tes lettres où sans fard tu dépeins ton esprit,

Tes lettres où ton cœur est si bien
par écrit,

Ont charmé tous mes sens par leurs
douces promesses.

Leur attente vaut mieux, Chloris, que
tes caresses.

Ah ! Méлите, pardon ! je t'offense à
nommer

Celle qui m'empêcha si longtemps de
t'aimer.

Souvenirs importuns d'une amante
laissée,

Qui venez malgré moi remettre en ma
pensée

Un portrait que j'en veux tellement

effacer

Que le sommeil ait peine à me le retracer,

Hâtez-vous de sortir sans plus troubler ma joie ;

Et retournant trouver celle qui vous envoie,

Dites-lui de ma part pour la dernière fois

Qu'elle est en liberté de faire un autre choix ;

Que ma fidélité n'entretient plus ma flamme,

Ou que s'il m'en demeure encore un peu dans l'âme,

Je souhaite, en faveur de ce reste de
foi,

Qu'elle puisse gagner au change
autant que moi.

Dites-lui que Mélite, ainsi qu'une
déesse,

Est de tous nos désirs souveraine
maîtresse,

Dispose de nos cœurs, force nos
volontés,

Et que par son pouvoir nos destins
surmontés

Se tiennent trop heureux de prendre
l'ordre d'elle ;

Enfin que tous mes vœux...



Scène II

Tircis, Philandre

Tircis

Philandre !

Philandre

Qui m'appelle ?

Tircis

Tircis, dont le bonheur au plus haut
point monté

Ne peut être parfait sans te l'avoir
conté.

Philandre

Tu me fais trop d'honneur par cette
confiance.

Tircis

J'userais envers toi d'une sottise
prudence,

Si je faisais dessein de te dissimuler

Ce qu'aussi bien mes yeux ne
sauraient te celer.

Philandre

En effet, si l'on peut te juger au
visage,

Si l'on peut par tes yeux lire dans ton
courage,

Ce qu'ils montrent de joie à tel point
me surprend,

Que je n'en puis trouver de sujet
assez grand ;

Rien n'atteint, ce me semble, aux
signes qu'ils en donnent.

Tircis

Que fera le sujet, si les signes
t'étonnent ?

Mon bonheur est plus grand qu'on ne
peut soupçonner.

C'est quand tu l'auras su qu'il faudra
t'étonner.

Philandre

Je ne le saurai pas sans marque plus
expresse.

Tircis

Possesseur, autant vaut...

Philandre

De quoi ?

Tircis

D'une maîtresse

Belle, honnête, jolie, et dont l'esprit
charmant

De son seul entretien peut ravir un
amant ;

En un mot, de Méliste.

Philandre

Il est vrai qu'elle est belle :

Tu n'as pas mal choisi ; mais...

Tircis

Quoi, mais ?

Philandre

T'aime-t-elle ?

Tircis

Cela n'est plus en doute.

Philandre

Et de cœur ?

Tircis

Et de cœur,

Je t'en répons.

Philandre

Souvent un visage moqueur

N'a que le beau semblant d'une mine
hypocrite.

Tircis

Je ne crains rien de tel du côté de
Mélite.

Philandre

Ecoute, j'en ai vu de toutes les
façons ;

J'en ai vu qui semblaient n'être que
des glaçons,

Dont le feu retenu par une adroite
feinte

S'allumait d'autant plus qu'il
souffrait de contrainte ;

J'en ai vu, mais beaucoup, qui, sous
le faux appas

Des preuves d'un amour qui ne les
touchait pas,

Prenaient du passe-temps d'une folle
jeunesse

Qui se laisse affiner à ces traits de
souplesse,

Et pratiquaient sous main d'autres

affections :

Mais j'en ai vu fort peu de qui les
passions

Fussent d'intelligence avec tout le
visage.

Tircis

Et de ce petit nombre est celle qui
m'engage ;

De sa passion je me tiens aussi
seur[2]

Que tu te peux tenir de celle de ma
sœur.

Philandre

Donc si ton espérance à la fin n'est

déçue,

Ces deux amours auront une pareille
issue ?

Tircis

Si cela n'arrivait, je me tromperais
fort.

Philandre

Pour te faire plaisir j'en veux être
d'accord.

Cependant apprends-moi comment
elle te traite,

Et qui te fait juger son ardeur si
parfaite.

Tircis

Une parfaite ardeur a trop de
truchements

Par qui se faire entendre aux esprits
des amants ;

Un coup d'œil, un soupir...

Philandre

Ces faveurs ridicules

Ne servent qu'à duper des âmes trop
crédules.

N'as-tu rien que cela ?

Tircis

Sa parole et sa foi.

Philandre

Encor c'est quelque chose. Achève, et
conte-moi

Les petites douceurs, les aimables
tendresses

Qu'elle se plaît à joindre à de telles
promesses.

Quelques lettres du moins te
daignent confirmer

Ce vœu qu'entre tes mains elle a fait
de t'aimer ?

Tircis

Recherche qui voudra ces menus
badinages,

Qui n'en sont pas toujours de fort
sûrs témoignages ;

Je n'ai que sa parole, et ne veux que sa foi.

Philandre

Je connais donc quelqu'un plus avancé que toi.

Tircis

J'entends qui tu veux dire, et pour ne te rien feindre,

Ce rival est bien moins à redouter qu'à plaindre.

Eraste, qu'ont banni ses dédains rigoureux...

Philandre

Je parle de quelque autre un peu

moins malheureux.

Tircis

Je ne connais que lui qui soupire
pour elle.

Philandre

Je ne te tiendrai point plus
longtemps en cervelle :

Pendant qu'elle t'amuse avec ses
beaux discours,

Un rival inconnu possède ses
amours ;

Et la dissimulée, au mépris de ta
flamme,

Par lettres, chaque jour, lui fait don

de son âme.

Tircis

De telles trahisons lui sont trop en horreur.

Philandre

Je te veux, par pitié, tirer de cette erreur.

Tantôt, sans y penser, j'ai trouvé cette lettre ;

Tiens, vois ce que tu peux désormais t'en promettre.

Lettre supposée de Mélite à Philandre.

Je commence à m'estimer quelque chose, puisque je vous plais ; et mon

miroir m'offense tous les jours, ne me représentant pas assez belle, comme je m'imagine qu'il faut être pour mériter votre affection. Aussi je veux bien que vous sachiez que Mélite ne croit la posséder que par faveur, ou comme une récompense extraordinaire d'un excès d'amour, dont elle tâche de suppléer au défaut des grâces que le ciel lui a refusées.

Philandre

Maintenant qu'en dis-tu ? n'est-ce pas t'affronter ?

Tircis

Cette lettre en tes mains ne peut m'épouvanter.

Philandre

La raison ?

Tircis

Le porteur a su combien je t'aime,

Et par galanterie il t'a pris pour moi-même,

Comme aussi ce n'est qu'un de deux parfaits amis.

Philandre

Voilà bien te flatter plus qu'il ne t'est permis,

Et pour ton intérêt aimer à te méprendre.

Tircis

On t'en aura donné quelque autre
pour me rendre,

Afin qu'encore un coup je sois ainsi
déçu.

Philandre

Oui, j'ai quelque billet que tantôt j'ai
reçu ;

Et puisqu'il est pour toi...

Tircis

Que ta longueur me tue !

Dépêche.

Philandre

Le voilà que je te restitue.

Autre lettre supposée de Mélite à Philandre.

Vous n'avez plus affaire qu'à Tircis ; je le souffre encore, afin que par sa hantise je remarque plus exactement ses défauts et les fasse mieux goûter à ma mère. Après cela Philandre et Mélite auront tout loisir de rire ensemble des belles imaginations dont le frère et la sœur ont repu leurs espérances.

Philandre

Te voilà tout rêveur, cher ami ; par ta foi,

Crois-tu que ce billet s'adresse encore à toi ?

Tircis

Traître ! c'est donc ainsi que ma
sœur méprisée

Sert à ton changement d'un sujet de
risée ?

C'est ainsi qu'à sa foi Mélite osant
manquer,

D'un parjure si noir ne fait que se
moquer ?

C'est ainsi que sans honte à mes
yeux tu subornes

Un amour qui pour moi devait être
sans bornes ?

Suis-moi tout de ce pas ; que l'épée à
la main

Un si cruel affront se répare
soudain :

Il faut que pour tous deux ta tête me
réponde.

Philandre

Si, pour te voir trompé, tu te déplaïs
au monde,

Cherche en ce désespoir qui t'en
veuille arracher.

Quant à moi, ton trépas me coûterait
trop cher.

Tircis

Quoi ! tu crains le duel ?

Philandre

Non ; mais j'en crains la suite,
Où la mort du vaincu met le
vainqueur en fuite ;
Et du plus beau succès le dangereux
éclat
Nous fait perdre l'objet et le prix du
combat.

Tircis

Tant de raisonnement et si peu de
courage
Sont de tes lâchetés le digne
témoignage.
Viens, ou dis que ton sang n'oserait
s'exposer.

Philandre

Mon sang n'est plus à moi ; je n'en
puis disposer,

Mais puisque ta douleur de mes
raisons s'irrite,

J'en prendrai, dès ce soir, le congé de
Mélite.

Adieu.



Scène III

Tircis

Tu fuis, perfide, et ta légèreté

T'ayant fait criminel, te met en
sûreté !

Reviens, reviens défendre une place
usurpée :

Celle qui te chérit vaut bien un coup

d'épée.

Fais voir que l'infidèle, en se
donnant à toi,

A fait choix d'un amant qui valait
mieux que moi,

Soutiens son jugement, et sauve ainsi
de blâme

Celle qui pour la tienne a négligé ma
flamme.

Crois-tu qu'on la mérite à force de
courir ?

Peux-tu m'abandonner ses faveurs
sans mourir ?

O lettres, ô faveurs, indignement
placées,

A ma discrétion honteusement
laissées !

O gages qu'il néglige ainsi que
superflus !

Je ne sais qui de nous vous diffamez
le plus ;

Je ne sais qui des trois doit rougir
davantage :

Car vous nous apprenez qu'elle est
une volage,

Son amant un parjure, et moi sans
jugement,

De n'avoir rien prévu de leur
déguisement :

Mais il le fallait bien que cette âme
infidèle,

Changeant d'affection, prît un traître
comme elle ;

Et que le digne amant qu'elle a su
rechercher

A sa déloyauté n'eût rien à
reprocher.

Cependant j'en croyais cette fausse
apparence

Dont elle repaissait ma frivole
espérance ;

J'en croyais ses regards, qui, tout
remplis d'amour,

Etaient de la partie en un si lâche

tour.

O ciel ! vit-on jamais tant de
supercherie,

Que tout l'extérieur ne fût que
tromperie ?

Non, non, il n'en est rien ; une telle
beauté

Ne fut jamais sujette à la déloyauté.

Faibles et seuls témoins du malheur
qui me touche,

Vous êtes trop hardis de démentir sa
bouche.

Mélite me chérit, elle me l'a juré ;

Son oracle reçu, je m'en tiens assuré.

Que dites-vous là contre ? êtes-vous plus croyables ?

Caractères trompeurs, vous me contez des fables,

Vous voulez me trahir ; mais vos efforts sont vains :

Sa parole a laissé son cœur entre mes mains.

A ce doux souvenir ma flamme se rallume :

Je ne sais plus qui croire ou d'elle ou de sa plume :

L'une et l'autre en effet n'ont rien que de léger ;

Mais du plus ou du moins je n'en

puis que juger.

Loin, loin, doutes flatteurs que mon
feu me suggère ;

Je vois trop clairement qu'elle est la
plus légère ;

La foi que j'en reçus s'en est allée en
l'air,

Et ces traits de sa plume osent encor
parler,

Et laissent en mes mains une
honteuse image

Où son cœur, peint au vif, remplit le
mien de rage.

Oui, j'enrage, je meurs, et tous mes
sens troublés

D'un excès de douleur se trouvent
accablés ;

Un si cruel tourment me gêne et me
déchire,

Que je ne puis plus vivre avec un tel
martyre.

Mais cachons-en la honte, et nous
donnons du moins

Ce faux soulagement, en mourant
sans témoins.

Que mon trépas secret empêche
l'infidèle

D'avoir la vanité que je sois mort
pour elle.



Scène IV

Chloris, Tircis

Chloris

Mon frère, en ma faveur retourne sur tes pas.

Dis-moi la vérité ; tu ne me cherchais pas ?

Eh quoi ! tu fais semblant de ne me pas connaître ?

O dieux ! en quel état te vois-je ici
paraître !

Tu pâlis tout à coup, et tes louches
regards

S'élancent incertains presque de
toutes parts !

Tu manques à la fois de couleur et
d'haleine !

Ton pied mal affermi ne te soutient
qu'à peine !

Quel accident nouveau te trouble
ainsi les sens ?

Tircis

Puisque tu veux savoir le mal que je
ressens,

Avant que d'assouvir l'inexorable
envie

De mon sort rigoureux qui demande
ma vie,

Je vais t'assassiner d'un fatal
entretien,

Et te dire en deux mots mon malheur
et le tien.

En nos chastes amours de tous deux
on se moque ;

Philandre... Ah ! la douleur
m'étouffe et me suffoque.

Adieu, ma sœur, adieu ; je ne puis
plus parler ;

Lis, et, si tu le peux, tâche à te consoler.

Chloris

Ne m'échappe donc pas.

Tircis

Ma sœur, je te supplie...

Chloris

Quoi ! que je t'abandonne à ta mélancolie ?

Voyons auparavant ce qui te fait mourir,

Et nous aviserons à te laisser courir.

Tircis

Hélas ! quelle injustice !

Chloris, *après avoir lu les lettres qu'il lui a données.*

Est-ce là tout, fantasque ?

Quoi ! si la déloyale enfin lève le masque,

Oses-tu te fâcher d'être désabusé ?

Apprends qu'il te faut être en amour plus rusé ;

Apprends que les discours des filles bien sensées

Découvrent rarement le fond de leurs pensées

Et que, les yeux aidant à ce

déguisement,

Notre sexe a le don de tromper
finement.

Apprends aussi de moi que ta raison
s'égare,

Que Mélite n'est pas une pièce si
rare,

Qu'elle soit seule ici qui vaille la
servir ;

Assez d'autres objets y sauront te
ravir.

Ne t'inquiète point pour une
écervelée

Qui n'a d'ambition que d'être
cajolée,

Et rend à plaindre ceux qui, flattant
ses beautés,

Ont assez de malheur pour en être
écoutés.

Damon lui plut jadis, Aristandre et
Géronte ;

Eraste après deux ans n'y voit pas
mieux son conte.

Elle t'a trouvé bon seulement pour
huit jours,

Philandre est aujourd'hui l'objet de
ses amours ;

Et peut-être déjà (tant elle aime le
change)

Quelque autre nouveauté le
supplante et nous venge.

Ce n'est qu'une coquette avec tous
ses attraits ;

Sa langue avec son cœur ne s'accorde
jamais.

Les infidélités sont ses jeux
ordinaires ;

Et ses plus doux appas sont
tellement vulgaires,

Qu'en elle homme d'esprit n'admira
jamais rien

Que le sujet pourquoi tu lui voulais
du bien.

Tircis

Penses-tu m'arrêter par ce torrent
d'injures ?

Que ce soient vérités, que ce soient
impostures,

Tu redoubles mes maux au lieu de les
guérir.

Adieu : rien que la mort ne peut me
secourir.



Scène V

Chloris

Mon frère... Il s'est sauvé ; son désespoir l'emporte :

Me préserve le ciel d'en user de la sorte !

Un volage me quitte, et je le quitte aussi ;

Je l'obligerais trop de m'en mettre en souci.

Pour perdre des amants, celles qui s'en affligent

Donnent trop d'avantage à ceux qui les négligent :

Il n'est lors que la joie ; elle nous venge mieux ;

Et la fit-on à faux éclater par les yeux,

C'est montrer par bravade à leur vaine inconstance

Qu'elle est pour nous toucher de trop peu d'importance.

Que Philandre à son gré rende ses

vœux contents ;

S'il attend que j'en pleure, il attendra
longtemps.

Son cœur est un trésor dont j'aime
qu'il dispose ;

Le larcin qu'il m'en fait me vole peu
de chose ;

Et l'amour qui pour lui m'éprit si
follement

M'avait fait bonne part de son
aveuglement.

On enchérit pourtant sur ma faute
passée ;

Dans la même folie une autre
embarrassée

Le rend encor parjure, et sans âme, et
sans foi,

Pour se donner l'honneur de faillir
après moi.

Je meure, s'il n'est vrai que la moitié
du monde

Sur l'exemple d'autrui se conduit et
se fonde !

A cause qu'il parut quelque temps
m'enflammer,

La pauvre fille a cru qu'il valait bien
l'aimer,

Et sur cette croyance elle en a pris
envie :

Lui pût-elle durer jusqu'au bout de sa vie !

Si Mélite a failli me l'ayant débauché,

Dieux, par là seulement punissez son péché !

Elle verra bientôt que sa digne conquête

N'est pas une aventure à me rompre la tête :

Un si plaisant malheur m'en console à l'instant.

Ah ! si mon fou de frère en pouvait faire autant,

Que j'en aurais de joie, et que j'en

ferais gloire !

Si je puis le rejoindre, et qu'il me
veuille croire,

Nous leur ferons bien voir que leur
change indiscret

Ne vaut pas un soupir, ne vaut pas
un regret.

Je me veux toutefois en venger par
malice,

Me divertir une heure à m'en faire
justice ;

Ces lettres fourniront assez
d'occasion

D'un peu de défiance et de division.

Si je prends bien mon temps, j'aurai
pleine matière

A les jouer tous deux d'une belle
manière.

En voici déjà l'un qui craint de
m'aborder.



Scène VI

Philandre, Chloris

Chloris

Quoi ! tu passes, Philandre, et sans me regarder ?

Philandre

Pardonne-moi, de grâce ; une affaire importune

M'empêche de jouir de ma bonne

fortune ;

Et son empressement, qui porte
ailleurs mes pas,

Me remplissait l'esprit jusqu'à ne te
voir pas.

Chloris

J'ai donc souvent le don d'aimer plus
qu'on ne m'aime ;

Je ne pense qu'à toi, j'en parlais en
moi-même.

Philandre

Me veux-tu quelque chose ?

Chloris

Il t'ennuie avec moi ;

Mais, comme de tes feux, j'ai pour
garant ta foi,

Je ne m'alarme point. N'était ce qui
te presse,

Ta flamme un peu plus loin eût porté
la tendresse,

Et je t'aurais fait voir quelques vers
de Tircis

Pour le charmant objet de ses
nouveaux soucis.

Je viens de les surprendre, et j'y
pourrais encore

Joindre quelques billets de l'objet
qu'il adore ;

Mais tu n'a pas le temps : toutefois,

si tu veux

Perdre un demi-quart d'heure à les
lire nous deux...

Philandre

Voyons donc ce que c'est, sans plus
longue demeure ;

Ma curiosité pour ce demi-quart
d'heure

S'osera dispenser.

Chloris

Aussi tu me promets,

Quand tu les auras lus, de n'en parler
jamais ?

Autrement, ne crois pas...

Philandre, *reconnaissant les lettres.*

Cela s'en va sans dire :

Donne, donne-les-moi, tu ne les saurais lire ;

Et nous aurions ainsi besoin de trop de temps.

Chloris, *les resserrant.*

Philandre, tu n'es pas encore où tu prétends ;

Quelque hautes faveurs que ton mérite obtienne,

Elles sont aussi bien en ma main qu'en la tienne ;

Je les garderai mieux, tu peux en

assurer

La belle qui pour toi daigne se
parjurer.

Philandre

Un homme doit souffrir d'une fille en
colère ;

Mais je sais comme il faut les ravoir
de ton frère ;

Tout exprès je le cherche, et son sang
ou le mien...

Chloris

Quoi ! Philandre est vaillant, et je
n'en savais rien !

Tes coups sont dangereux quand tu

ne veux pas feindre,

Mais ils ont le bonheur de se faire
peu craindre ;

Et mon frère, qui sait comme il s'en
faut guérir,

Quand tu l'aurais tué, pourrait n'en
pas mourir.

Philandre

L'effet en fera foi, s'il en a le
courage.

Adieu. J'en perds le temps à parler
davantage.

Tremble.

Chloris

J'en ai grand lieu, connaissant ta
vertu,

Pourvu qu'il y consente, il sera bien
battu.



Acte IV



Scène première

Mélite, la Nourrice

La Nourrice

Cette obstination à faire la secrète

M'accuse injustement d'être trop peu discrète.

Mélite

Ton importunité n'est pas à supporter :

Ce que je ne sais point, te le puis-je
conter ?

La Nourrice

Les visites d'Eraste un peu moins
assidues

Témoignent quelque ennui de ses
peines perdues,

Et ce qu'on voit par là de
refroidissement

Ne fait que trop juger son
mécontentement.

Tu m'en veux cependant cacher tout
le mystère.

Mais je pourrais enfin en croire ma
colère,

Et pour punition te priver des avis

Qu'a jusqu'ici ton cœur si
doucelement suivis.

Mélite

C'est à moi de trembler après cette
menace,

Et toute autre du moins tremblerait à
ma place.

La Nourrice

Ne raillons point. Le fruit qui t'en est
demeuré

(Je parle sans reproche, et tout
considéré)

Vaut bien... Mais revenons à notre

humeur chagrine ;

Apprends-moi ce que c'est.

Mélite

Veux-tu que je devine ?

Dégoûté d'un esprit si grossier que le
mien,

Il cherche ailleurs peut-être un
meilleur entretien.

La Nourrice

Ce n'est pas bien ainsi qu'un amant
perd l'envie

D'une chose deux ans ardemment
poursuivie ;

D'assurance un mépris l'oblige à se

piquer ;

Mais ce n'est pas un trait qu'il faille
pratiquer.

Une fille qui voit, et que voit la
jeunesse,

Ne s'y doit gouverner qu'avec
beaucoup d'adresse ;

Le dédain lui messied, ou, quand elle
s'en sert,

Que ce soit pour reprendre un amant
qu'elle perd.

Une heure de froideur, à propos
ménagée,

Peut rembraser une âme à demi
dégagée,

Qu'un traitement trop doux dispense
à des mépris

D'un bien dont cet orgueil fait mieux
savoir le prix.

Hors ce cas, il lui faut complaire à
tout le monde,

Faire qu'aux vœux de tous
l'apparence réponde,

Et sans embarrasser son cœur de
leurs amours,

Leur faire bonne mine et souffrir
leurs discours ;

Qu'à part ils pensent tous avoir la
préférence,

Et paraissent ensemble entrer en
concurrence ;

Que tout l'extérieur de son visage
égal

Ne rende aucun jaloux du bonheur
d'un rival ;

Que ses yeux partagés leur donnent
de quoi craindre,

Sans donner à pas un aucun lieu de
se plaindre ;

Qu'ils vivent tous d'espoir jusqu'au
choix d'un mari,

Mais qu'aucun cependant ne soit le
plus chéri,

Et qu'elle cède enfin, puisqu'il faut

qu'elle cède,

A qui paiera le mieux le bien qu'elle possède :

Si tu n'eusses jamais quitté cette leçon,

Ton Eraste avec toi vivrait d'autre façon.

Mélite

Ce n'est pas son humeur de souffrir ce partage ;

Il croit que mes regards soient son propre héritage,

Et prend ceux que je donne à tout autre qu'à lui

Pour autant de larcins faits sur le bien d'autrui.

La Nourrice

J'entends à demi-mot ; achève, et m'expédie

Promptement le motif de cette maladie.

Mélite

Si tu m'avais, nourrice, entendue à demi,

Tu saurais que Tircis...

La Nourrice

Quoi ! son meilleur ami !

N'a-ce pas été lui qui te l'a fait

connaître ?

Mélite

Il voudrait que le jour en fût encore à naître ;

Et si d'auprès de moi je l'avais écarté,

Tu verrais tout à l'heure Eraste à mon côté.

La Nourrice

J'ai regret que tu sois leur pomme de discorde :

Mais puisque leur humeur ensemble ne s'accorde,

Eraste n'est pas homme à laisser

échapper ;

Un semblable pigeon ne se peut
rattraper :

Il a deux fois le bien de l'autre, et
davantage.

Mélite

Le bien ne touche point un généreux
courage.

La Nourrice

Tout le monde l'adore et tâche d'en
jouir.

Mélite

Il suit un faux éclat qui ne peut
m'éblouir.

La Nourrice

Auprès de sa splendeur toute autre
est fort petite.

Mélite

Tu le places au rang qui n'est dû
qu'au mérite.

La Nourrice

On a trop de mérite étant riche à ce
point.

Mélite

Les biens en donnent-ils à ceux qui
n'en ont point ?

La Nourrice

Oui, ce n'est que par là qu'on est

considérable.

Mélite

Mais ce n'est que par là qu'on devient méprisable.

Un homme dont les biens font toutes les vertus

Ne peut être estimé que des cœurs abattus.

La Nourrice

Est-il quelques défauts que les biens ne réparent ?

Mélite

Mais plutôt en est-il où les biens ne réparent ?

Etant riche, on méprise assez
communément

Des belles qualités le solide
ornement ;

Et d'un luxe honteux la richesse
suivie

Souvent par l'abondance aux vices
nous convie.

La Nourrice

Enfin je reconnais...

Mélite

Qu'avec tout ce grand bien

Un jaloux sur mon cœur n'obtiendra
jamais rien.

La Nourrice

Et que d'un cajoleur la nouvelle
conquête

T'imprime, à mon regret, ces erreurs
dans la tête ;

Si ta mère le sait...

Mélite

Laisse-moi ces soucis,

Et rentre, que je parle à la sœur de
Tircis.

La Nourrice

Peut-être elle t'en veut dire quelque
nouvelle.

Mélite

Ta curiosité te met trop en cervelle.

Rentre, sans t'informer de ce qu'elle prétend ;

Un meilleur entretien avec elle m'attend.



Scène II

Chloris, Mélite

Chloris

Je chéris tellement celles de votre
sorte,

Et prends tant d'intérêt en ce qui
leur importe,

Qu'aux pièces qu'on leur fait je ne
puis consentir,

Ni même en rien savoir sans les
avertir.

Ainsi donc, au hasard d'être la mal
venue,

Encor que je vous sois, peu s'en faut,
inconnue,

Je viens vous faire voir que votre
affection

N'a pas été fort juste en son élection.

Mélite

Vous pourriez, sous couleur de
rendre un bon office,

Mettre quelque autre en peine avec
cet artifice ;

Mais pour m'en repentir j'ai fait un
trop bon choix ;

Je renonce à choisir une seconde
fois ;

Et mon affection ne s'est point
arrêtée

Que chez un cavalier qui l'a trop
méritée.

Chloris

Vous me pardonneriez, j'en ai de bons
témoins ;

C'est l'homme qui de tous la mérite
le moins.

Mélite

Si je n'avais de lui qu'une faible assurance,

Vous me feriez entrer en quelque défiance ;

Mais je m'étonne fort que vous l'osiez blâmer,

Ayant quelque intérêt vous-même à l'estimer.

Chloris

Je l'estimai jadis, et je l'aime et l'estime

Plus que je ne faisais auparavant son crime.

Ce n'est qu'en ma faveur qu'il ose vous trahir,

Et vous pouvez juger si je le puis
haïr,

Lorsque sa trahison m'est un clair
témoignage

Du pouvoir absolu que j'ai sur son
courage.

Mélite

Le pousser à me faire une infidélité,

C'est assez mal user de cette
autorité.

Chloris

Me le faut-il pousser où son devoir
l'oblige ?

C'est son devoir qu'il suit alors qu'il

vous néglige.

Mélite

Quoi ! le devoir chez vous oblige aux trahisons !

Chloris

Quand il n'en aurait point de plus justes raisons,

La parole donnée, il faut que l'on la tienne.

Mélite

Cela fait contre vous ; il m'a donné la sienne.

Chloris

Oui, mais ayant déjà reçu mon

amitié,

Sur un vœu solennel d'être un jour
sa moitié,

Peut-il s'en départir pour accepter la
vôtre ?

Mélite

De grâce, excusez-moi, je vous
prends pour une autre,

Et c'était à Chloris que je croyais
parler.

Chloris

Vous ne vous trompez pas.

Mélite

Donc, pour mieux me railler,

La sœur de mon amant contrefait ma rivale ?

Chloris

Donc, pour mieux m'éblouir, une âme déloyale

Contrefait la fidèle ? Ah ! Méлите, sachez

Que je ne sais que trop ce que vous me cachez.

Philandre m'a tout dit : vous pensez qu'il vous aime :

Mais, sortant d'avec vous, il me conte lui-même

Jusqu'aux moindres discours dont votre passion

Tâche de suborner son inclination.

Mélite

Moi, suborner Philandre ! ah ! que m'osez-vous dire ?

Chloris

La pure vérité.

Mélite

Vraiment, en voulant rire,

Vous passez trop avant ; brisons là, s'il vous plaît.

Je ne vois point Philandre, et ne sais quel il est.

Chloris

Vous en croirez du moins votre propre écriture.

Tenez, voyez, lisez.

Mélite

Ah, dieux, quelle imposture !

Jamais un de ces traits ne partit de ma main.

Chloris

Nous pourrions demeurer ici jusqu'à demain,

Que vous persisteriez dans la méconnaissance :

Je les vous laisse. Adieu.

Mélite

Tout beau ! mon innocence

Veut apprendre de vous le nom de
l'imposteur,

Pour faire retomber l'affront sur son
auteur.

Chloris

Vous pensez me duper, et perdez
votre peine.

Que sert le désaveu, quand la preuve
est certaine ?

A quoi bon démentir ? à quoi bon
dénier... ?

Mélite

Ne vous obstinez point à me

calomnier ;

Je veux que si jamais j'ai dit mot à
Philandre...

Chloris

Remettons ce discours : quelqu'un
vient nous surprendre ;

C'est le brave Lisis, qui semble sur le
front

Porter empreints les traits d'un
déplaisir profond.



Scène III

Lisis, Mélite, Chloris

Lisis, *à Chloris.*

Préparez vos soupirs à la triste
nouvelle

Du malheur où nous plonge un esprit
infidèle ;

Quittez son entretien, et venez avec
moi

Plaindre un frère au cercueil par son
manque de foi.

Mélite

Quoi ! son frère au cercueil !

Lisis

Oui, Tircis, plein de rage

De voir que votre change
indignement l'outrage,

Maudissant mille fois le détestable
jour

Que votre bon accueil lui donna de
l'amour,

Dedans ce désespoir a chez moi
rendu l'âme ;

Et mes yeux désolés...

Mélite

Je n'en puis plus ; je pâme.

Chloris

Au secours ! au secours !



Scène IV

Cliton, la Nourrice, Mélite, Lisis,
Chloris

Cliton

D'où provient cette voix ?

La Nourrice

Qu'avez-vous, mes enfants ?

Chloris

Mélite, que tu vois...

La Nourrice

Hélas ! elle se meurt ; son teint
vermeil s'efface,

Sa chaleur se dissipe ; elle n'est plus
que glace.

Lisis, à *Cliton*.

Va querir un peu d'eau ; mais il faut
te hâter.

Cliton, à *Lisis*.

Si proches du logis, il vaut mieux l'y
porter.

Chloris

Aidez mes faibles pas ; les forces me
défaillent,

Et je vais succomber aux douleurs
qui m'assaillent.



Scène V

Eraste

A la fin je triomphe, et les destins
amis

M'ont donné le succès que je m'étais
promis.

Me voilà trop heureux, puisque par
mon adresse

Mélite est sans amant, et Tircis sans maîtresse ;

Et comme si c'était trop peu pour me venger,

Philandre et sa Chloris courent même danger.

Mais par quelle raison leurs âmes désunies

Pour les crimes d'autrui seront-elles punies ?

Que m'ont-ils fait tous deux pour troubler leurs accords ?

Fuyez de ma pensée, inutiles remords ;

La joie y veut régner, cessez de m'en

distraire.

Chloris m'offense trop d'être sœur
d'un tel frère ;

Et Philandre, si prompt à l'infidélité,
N'a que la peine due à sa crédulité.

Mais que me veut Cliton, qui sort de
chez Mélite ?



Scène VI

Eraste, Cliton

Cliton

Monsieur, tout est perdu : votre
fourbe maudite,

Dont je fus à regret le damnable
instrument,

A couché de douleur Tircis au
monument.

Eraste

Courage ! tout va bien, le traître m'a fait place,

Le seul qui me rendait son courage de glace,

D'un favorable coup la mort me l'a ravi.

Cliton

Monsieur, ce n'est pas tout, Mélite l'a suivi.

Eraste

Mélite l'a suivi ! Que dis-tu, misérable ?

Cliton

Monsieur, il est trop vrai ; le moment
déplorable

Qu'elle a su son trépas, a terminé ses
jours.

Eraste

Ah, ciel ! s'il est ainsi...

Cliton

Laissez là ces discours,

Et vantez-vous plutôt que par votre
imposture

Ces malheureux amants trouvent la
sépulture,

Et que votre artifice a mis dans le
tombeau

Ce que le monde avait de parfait et
de beau.

Eraste

Tu m'oses donc flatter, infâme, et tu
supprimes

Par ce reproche obscur la moitié de
mes crimes ?

Est-ce ainsi qu'il te faut n'en parler
qu'à demi ?

Achève tout d'un coup ; dis que
maîtresse, ami,

Tout ce que je chéris, tout ce qui
dans mon âme

Sut jamais allumer une pudique
flamme,

Tout ce que l'amitié me rendit
précieux,

Par ma fourbe a perdu la lumière des
cieux ;

Dis que j'ai violé les deux lois les
plus saintes,

Qui nous rendent heureux par leurs
douces contraintes ;

Dis que j'ai corrompu, dis que j'ai
suborné,

Falsifié, trahi, séduit, assassiné :

Tu n'en diras encor que la moindre
partie.

Quoi ! Tircis est donc mort, et Mélite

est sans vie !

Je ne l'avais pas su, Parques, jusqu'à
ce jour,

Que vous relevassiez de l'empire
d'Amour ;

J'ignorais qu'aussitôt qu'il assemble
deux âmes,

Il vous pût commander d'unir aussi
leurs trames.

Vous en relevez donc, et montrez
aujourd'hui

Que vous êtes pour nous aveugles
comme lui !

Vous en relevez donc, et vos ciseaux
barbares

Tranchent comme il lui plaît les
destins les plus rares !

Mais je m'en prends à vous, moi qui
suis l'imposteur,

Moi qui suis de leurs maux le
détestable auteur !

Hélas ! et fallait-il que ma
supercherie

Tournât si lâchement tant d'amour
en furie !

Inutiles regrets, repentirs superflus,

Vous ne me rendez pas Mélite qui
n'est plus !

Vos mouvements tardifs ne la font

pas revivre :

Elle a suivi Tircis, et moi je la veux suivre.

Il faut que de mon sang je lui fasse raison,

Et de ma jalousie, et de ma trahison,

Et que de ma main propre une âme si fidèle

Reçoive... Mais d'où vient que tout mon corps chancelle ?

Quel murmure confus ! et qu'entends-je hurler ?

Que de pointes de feu se perdent parmi l'air !

Les dieux à mes forfaits ont dénoncé
la guerre ;

Leur foudre décoché vient de fendre
la terre,

Et, pour leur obéir, son sein me
recevant

M'engloutit, et me plonge aux enfers
tout vivant.

Je vous entends, grands dieux ; c'est
là-bas que leurs âmes

Aux champs Elysiens éternisent leurs
flammes ;

C'est là-bas qu'à leurs pieds il faut
verser mon sang :

La terre à ce dessein m'ouvre son

large flanc,

Et jusqu'aux bords du Styx me fait
libre passage ;

Je l'aperçois déjà, je suis sur son
rivage.

Fleuve, dont le saint nom est
redoutable aux dieux,

Et dont les neuf replis ceignent ces
tristes lieux,

N'entre point en courroux contre
mon insolence,

Si j'ose avec mes cris violer ton
silence :

Je ne te veux qu'un mot. Tircis est-il
passé ?

Mélite est-elle ici ?... Mais
qu'attends-je ? insensé !

Ils sont tous deux si chers à ton
funeste empire,

Que tu crains de les perdre, et n'oses
m'en rien dire.

Vous donc, esprits légers, qui,
manque de tombeaux,

Tournoyez vagabonds à l'entour de
ces eaux,

A qui Caron cent ans refuse sa
nacelle,

Ne m'en pourriez-vous point donner
quelque nouvelle ?

Parlez, et je promets d'employer mon
crédit

A vous faciliter ce passage interdit.

Cliton

Monsieur, que faites-vous ? Votre
raison, troublée

Par l'effort des douleurs dont elle est
accablée,

Figure à votre vue...

Eraste

Ah ! te voilà, Caron !

Dépêche promptement et d'un coup
d'aviron

Passe-moi, si tu peux, jusqu'à l'autre

rivage.

Cliton

Monsieur, rentrez en vous, regardez
mon visage ;

Reconnaissez Cliton.

Eraste

Dépêche, vieux nocher,

Avant que ces esprits nous puissent
approcher.

Ton bateau de leur poids fondrait
dans les abîmes ;

Il n'en aura que trop d'Eraste et de
ses crimes.

Quoi ! tu veux te sauver à l'autre

bord sans moi ?

Si faut-il qu'à ton cou je passe
malgré toi.

*(Il se jette sur les épaules de Cliton,
qui l'emporte derrière le théâtre.)*



Scène VII

Philandre

Présomptueux rival, dont l'absence
importune

Retarde le succès de ma bonne
fortune,

As-tu si tôt perdu cette ombre de
valeur

Que te prêtait tantôt l'effort de ta
douleur ?

Que devient à présent cette
bouillante envie

De punir ta volage aux dépens de ma
vie ?

Il ne tient plus qu'à toi que tu ne sois
content ;

Ton ennemi t'appelle, et ton rival
t'attend.

Je te cherche en tous lieux, et
cependant ta fuite

Se rit impunément de ma vaine
poursuite.

Crois-tu, laissant mon bien dans les

mains de ta sœur,

En demeurer toujours l'injuste
possesseur ;

Ou que ma patience à la fin échappée
(Puisque tu ne veux pas le débattre à
l'épée),

Oubliant le respect du sexe, et tout
devoir,

Ne laisse point sur elle agir mon
désespoir ?



Scène VIII

Eraste, Philandre

Eraste

Détacher Ixion pour me mettre en sa place,

Mégères, c'est à vous une indiscrete audace.

Ai-je, avec même front que cet ambitieux,

Attenté sur le lit du monarque des
cieux ?

Vous travaillez en vain, barbares
Euménides :

Non, ce n'est pas ainsi qu'on punit
les perfides.

Quoi ! me presser encor ? Sus, de
pieds et de mains

Essayons d'écarter ces monstres
inhumains.

A mon secours, esprits ! vengez-vous
de vos peines !

Ecrasons leurs serpents ! chargeons-
les de vos chaînes !

Pour ces filles d'enfer nous sommes

trop puissants.

Philandre

Il semble à ce discours qu'il ait perdu
le sens.

Eraste, cher ami, quelle mélancolie

Te met dans le cerveau cet excès de
folie ?

Eraste

Equitable Minos, grand juge des
enfers,

Voyez qu'injustement on m'apprête
des fers !

Faire un tour d'amoureux, supposer
une lettre,

Ce n'est pas un forfait qu'on ne puisse remettre.

Il est vrai que Tircis en est mort de douleur,

Que Mélite après lui redouble ce malheur,

Que Chloris sans amant ne sait à qui s'en prendre ;

Mais la faute n'en est qu'au crédule Philandre ;

Lui seul en est la cause et son esprit léger,

Qui trop facilement résolut de changer ;

Car ces lettres, qu'il croit l'effet de

ses mérites,

La main que vous voyez les a toutes écrites.

Philandre

Je te laisse impuni, traître ; de tels remords

Te donnent des tourments pires que mille morts :

Je t'obligerais trop de t'arracher la vie ;

Et ma juste vengeance est bien mieux assouvie

Par les folles horreurs de cette illusion.

Ah, grands dieux ! que je suis plein
de confusion !



Scène IX



RASTE

Tu t'enfuis donc,
barbare ! et me laissant
en proie

A ces cruelles sœurs, tu
les combles de joie ?

Non, non, retirez-vous, Tisiphone,
Alecton,

Et tout ce que je vois d'officiers de

Pluton.

Vous me connaissez mal ; dans le
corps d'un perfide

Je porte le courage et les forces
d'Alcide.

Je vais tout renverser dans ces
royaumes noirs,

Et saccager moi seul ces ténébreux
manoirs.

Une seconde fois le triple chien
Cerbère

Vomira l'aconit en voyant la lumière.

J'irai du fond d'enfer dégager les
Titans ;

Et si Pluton s'oppose à ce que je
prétends,

Passant dessus le ventre à sa troupe
mutine,

J'irai d'entre ses bras enlever
Proserpine.



Scène X

Lisis, Chloris

Lisis

N'en doute plus, Chloris, ton frère
n'est point mort ;

Mais ayant su de lui son déplorable
sort,

Je voulais éprouver, par cette triste
feinte,

Si celle qu'il adore, aucunement
atteinte,

Deviendrait plus sensible aux traits
de la pitié

Qu'aux sincères ardeurs d'une sainte
amitié.

Maintenant que je vois qu'il faut
qu'on nous abuse,

Afin que nous puissions découvrir
cette ruse,

Et que Tircis en soit de tout point
éclairci,

Sois sûre que dans peu je te le rends
ici.

Ma parole sera d'un prompt effet

suivie :

Tu reverras bientôt ce frère plein de
vie ;

C'est assez que je passe une fois
pour trompeur.

Chloris

Si bien qu'au lieu du mal nous
n'aurons que la peur ?

Le cœur me le disait. Je sentais que
mes larmes

Refusaient de couler pour de fausses
alarmes,

Dont les plus dangereux et plus
rudes assauts

Avaient beaucoup de peine à
m'émouvoir à faux ;

Et je n'étudiai cette douleur
menteuse

Qu'à cause qu'en effet j'étais un peu
honteuse

Qu'une autre en témoignât plus de
ressentiment.

Lisis

Après tout, entre nous, confesse
franchement,

Qu'une fille en ces lieux, qui perd un
frère unique,

Jusques au désespoir fort rarement
se pique :

Ce beau nom d'héritière a de telles douceurs,

Qu'il devient souverain à consoler des sœurs.

Chloris

Adieu, railleur, adieu : son intérêt me presse

D'aller rendre d'un mot la vie à sa maîtresse ;

Autrement je saurais t'apprendre à discourir.

Lisis

Et moi, de ces frayeurs de nouveau te guérir.



Acte V



Scène première

Cliton, la Nourrice

Cliton

Je ne t'ai rien celé ; tu sais toute l'affaire.

La Nourrice

Tu m'en as bien conté. Mais se pourrait-il faire

Qu'Eraste eût des remords si vifs et

si pressants

Que de violenter sa raison et ses
sens ?

Cliton

Eût-il pu, sans en perdre entièrement
l'usage,

Se figurer Caron des traits de mon
visage,

Et de plus, me prenant pour ce vieux
nautonier,

Me payer à bons coups des droits de
son denier ?

La Nourrice

Plaisante illusion !

Cliton

Mais funeste à ma tête,

Sur qui se déchargeait une telle
tempête,

Que je tiens maintenant à miracle
évident

Qu'il me soit demeuré dans la
bouche une dent.

La Nourrice

C'était mal reconnaître un si rare
service.

Eraste, derrière le théâtre.

Arrêtez, arrêtez, poltrons !

Cliton

Adieu, nourrice.

Voici ce fou qui vient, je l'entends à la voix ;

Crois que ce n'est pas moi qu'il attrape deux fois.

La Nourrice

Pour moi, quand je devrais passer pour Proserpine,

Je veux voir à quel point sa fureur le domine.

Cliton

Contente, à tes périls, ton curieux désir.

La Nourrice

Quoi qu'il puisse arriver, j'en aurai
le plaisir.



Scène II

Eraste, la Nourrice

Eraste

En vain je les rappelle, en vain pour
se défendre

La honte et le devoir leur parlent de
m'attendre ;

Ces lâches escadrons de fantômes
affreux

Cherchent leur assurance aux
cachots les plus creux,

Et se fiant à peine à la nuit qui les
couvre,

Souhaitent sous l'enfer qu'un autre
enfer s'entr'ouvre.

Ma voix met tout en fuite, et dans ce
vaste effroi,

La peur saisit si bien les ombres et
leur roi,

Que, se précipitant à de promptes
retraites,

Tous leurs soucis ne vont qu'à les
rendre secrètes.

Le bouillant Phlégéthon, parmi ses

flots pierreux,

Pour les favoriser ne roule plus de
feux ;

Tisiphone tremblante, Alecton et
Mégère,

Ont de leurs flambeaux noirs étouffé
la lumière ;

Les Parques même en hâte emportent
leurs fuseaux,

Et dans ce grand désordre oubliant
leurs ciseaux,

Caron, les bras croisés, dans sa
barque s'étonne

De ce qu'après Eraste il n'a passé
personne.

Trop heureux accident, s'il avait
prévenu

Le déplorable coup du malheur
avenu !

Trop heureux accident, si la terre
entr'ouverte

Avant ce jour fatal eût consenti ma
perte,

Et si ce que le ciel me donne ici
d'accès

Eût de ma trahison devancé le
succès !

Dieux, que vous savez mal gouverner
votre foudre !

N'était-ce pas assez pour me réduire
en poudre,

Que le simple dessein d'un si lâche
forfait ?

Injustes ! deviez-vous en attendre
l'effet ?

Ah, Mélite ! ah, Tircis ! leur cruelle
justice

Aux dépens de vos jours me choisit
un supplice.

Ils doutaient que l'enfer eût de quoi
me punir

Sans le triste secours de ce dur
souvenir.

Tout ce qu'ont les enfers de feux, de

fouets, de chaînes,

Ne sont auprès de lui que de légères
peines ;

On reçoit d'Alecton un plus doux
traitement.

Souvenir rigoureux ! trêve, trêve un
moment !

Qu'au moins avant ma mort, dans
ces demeures sombres

Je puisse rencontrer ces
bienheureuses ombres !

Use après, si tu veux, de toute ta
rigueur ;

Et si pour m'achever tu manques de
vigueur,

(Il met la main sur son épée.)

Voici qui t'aidera : mais derechef, de
grâce,

Cesse de me gêner durant ce peu
d'espace.

Je vois déjà Mélite. Ah ! belle ombre,
voici

L'ennemi de votre heur qui vous
cherchait ici ;

C'est Eraste, c'est lui qui n'a plus
d'autre envie

Que d'épandre à vos pieds son sang
avec sa vie :

Ainsi le veut le sort ; et tout exprès

les dieux

L'ont abîmé vivant en ces funestes
lieux.

La Nourrice

Pourquoi permettez-vous que cette
frénésie

Règne si puissamment sur votre
fantaisie ?

L'enfer voit-il jamais une telle
clarté ?

Eraste

Aussi ne la tient-il que de votre
beauté ;

Ce n'est que de vos yeux que part

cette lumière.

La Nourrice

Ce n'est que de mes yeux ! Dessillez
la paupière,

Et d'un sens plus rassis jugez de leur
éclat.

Eraste

Ils ont, de vérité, je ne sais quoi de
plat ;

Et plus je vous contemple, et plus sur
ce visage

Je m'étonne de voir un autre air, un
autre âge :

Je ne reconnais plus aucun de vos

attraits ;

Jadis votre nourrice avait ainsi les traits,

Le front ainsi ridé, la couleur ainsi blême,

Le poil ainsi grison. O dieux ! c'est elle-même.

Nourrice, qui t'amène en ces lieux pleins d'effroi ?

Y viens-tu rechercher Mélite comme moi ?

La Nourrice

Cliton la vit pâmer, et se brouilla de sorte

Que la voyant si pâle, il la crut être
morte ;

Cet étourdi trompé vous trompa
comme lui.

Au reste, elle est vivante ; et peut-
être aujourd'hui

Tircis, de qui la mort n'était
qu'imaginaire,

De sa fidélité recevra le salaire.

Eraste

Désormais donc en vain je les
cherche ici-bas ;

En vain pour les trouver je rends tant
de combats.

La Nourrice

Votre douleur vous trouble, et forme
des nuages

Qui séduisent vos sens par de
fausses images ;

Cet enfer, ces combats, ne sont
qu'illusions.

Eraste

Je ne m'abuse point de fausses
visions,

Mes propres yeux ont vu tous ces
monstres en fuite,

Et Pluton, de frayeur, en quitter la
conduite.

La Nourrice

Peut-être que chacun s'enfuyait
devant vous,

Craignant votre fureur et le poids de
vos coups.

Mais voyez si l'enfer ressemble à
cette place ;

Ces murs, ces bâtiments, ont-ils la
même face ?

Le logis de Mélite et celui de Cliton

Ont-ils quelque rapport à celui de
Pluton ?

Quoi ! n'y remarquez-vous aucune
différence ?

Eraste

De vrai, ce que tu dis a beaucoup
d'apparence,

Nourrice ; prends pitié d'un esprit
égaré

Qu'ont mes vives douleurs d'avec
moi séparé :

Ma guérison dépend de parler à
Mélite.

La Nourrice

Différez, pour le mieux, un peu cette
visite,

Tant que, maître absolu de votre
jugement,

Vous soyez en état de faire un
compliment.

Votre teint et vos yeux n'ont rien
d'un homme sage ;

Donnez-vous le loisir de changer de
visage ;

Un moment de repos que vous
prendrez chez vous...

Eraste

Ne peut, si tu n'y viens, rendre mon
sort plus doux ;

Et ma faible raison, de guide
dépourvue,

Va de nouveau se perdre en te
perdant de vue.

La Nourrice

Si je vous suis utile, allons ; je ne
veux pas

Pour un si bon sujet vous épargner
mes pas.



Scène III

Chloris, Philandre

Chloris

Ne m'importune plus, Philandre, je t'en prie ;

Me rapaiser jamais passe ton industrie.

Ton meilleur, je t'assure, est de n'y plus penser ;

Tes protestations ne font que
m'offenser :

Savante, à mes dépens, de leur peu de
durée,

Je ne veux point en gage une foi
parjurée,

Un cœur que d'autres yeux peuvent
si tôt brûler,

Qu'un billet supposé peut si tôt
ébranler.

Philandre

Ah ! ne remettez plus dedans votre
mémoire

L'indigne souvenir d'une action si
noire ;

Et pour rendre à jamais nos premiers
vœux contents,

Etouffez l'ennemi du pardon que
j'attends.

Mon crime est sans égal ; mais enfin,
ma chère âme...

Chloris

Laisse là désormais ces petits mots
de flamme,

Et par ces faux témoins d'un feu mal
allumé

Ne me reproche plus que je t'ai trop
aimé.

Philandre

De grâce, redonnez à l'amitié passée

Le rang que je tenais dedans votre
pensée

Derechef, ma Chloris, par ces doux
entretiens,

Par ces feux qui volaient de vos yeux
dans les miens,

Par ce que votre foi me permettait
d'attendre...

Chloris

C'est où dorénavant tu ne dois plus
prétendre.

Ta sottise m'instruit, et par là je vois
bien

Qu'un visage commun, et fait comme
le mien,

N'a point assez d'appas, ni de chaîne
assez forte,

Pour tenir en devoir un homme de ta
sorte.

Mélite a des attraits qui savent tout
dompter :

Mais elle ne pourrait qu'à peine
t'arrêter :

Il te faut un sujet qui la passe ou
l'égale ;

C'est en vain que vers moi ton amour
se ravale ;

Fais-lui, si tu m'en crois, agréer tes

ardeurs.

Je ne veux point devoir mon bien à
ses froideurs.

Philandre

Ne me déguisez rien, un autre a pris
ma place ;

Une autre affection vous rend pour
moi de glace.

Chloris

Aucun jusqu'à ce point n'est encore
arrivé ;

Mais je te changerai pour le premier
trouvé.

Philandre

C'en est trop, tes dédains épuisent
ma souffrance.

Adieu. Je ne veux plus avoir d'autre
espérance,

Sinon qu'un jour le ciel te fera
ressentir

De tant de cruautés le juste repentir.

Chloris

Adieu. Méлите et moi nous aurons de
quoi rire

De tous les beaux discours que tu me
viens de dire.

Que lui veux-tu mander ?

Philandre

Va, dis-lui de ma part

Qu'elle, ton frère et toi, reconnaîtrez
trop tard

Ce que c'est que d'aigrir un homme
de ma sorte.

Chloris

Ne crois pas la chaleur du courroux
qui t'emporte ;

Tu nous ferais trembler plus d'un
quart d'heure ou deux.

Philandre

Tu railles, mais bientôt nous verrons
d'autres jeux :

Je sais trop comme on venge une

flamme outragée.

Chloris

Le sais-tu mieux que moi, qui suis
déjà vengée ?

Par où t'y prendras-tu ? de quel air ?

Philandre

Il suffit.

Je sais comme on se venge.

Chloris

Et moi comme on s'en rit.



Scène IV

Tircis, Mélite

Tircis

Maintenant que le sort, attendri par
nos plaintes,

Comble notre espérance et dissipe
nos craintes,

Que nos contentements ne sont plus
traversés

Que par le souvenir de nos malheurs
passés,

Ouvrons toute notre âme à ces
douces tendresses

Qu'inspirent aux amants les pleines
allégresses ;

Et d'un commun accord chérissons
nos ennuis,

Dont nous voyons sortir de si
précieux fruits.

Adorables regards, fidèles
interprètes

Par qui nous expliquions nos
passions secrètes,

Doux truchements du cœur, qui déjà

tant de fois

M'avez si bien appris ce que n'osait
la voix,

Nous n'avons plus besoin de votre
confiance ;

L'amour en liberté peut dire ce qu'il
pense,

Et dédaigne un secours qu'en
naissante ardeur

Lui faisaient mendier la crainte et la
pudeur.

Beaux yeux, à mon transport
pardonnez ce blasphème !

La bouche est impuissante où
l'amour est extrême ;

Quand l'espoir est permis, elle a
droit de parler ;

Mais vous allez plus loin qu'elle ne
peut aller.

Ne vous laissez donc point d'en
usurper l'usage ;

Et quoi qu'elle m'ait dit, dites-moi
davantage.

Mais tu ne me dis mot, ma vie ! et
quels soucis

T'obligent à te taire auprès de ton
Tircis ?

Mélite

Tu parles à mes yeux, et mes yeux te

répondent.

Tircis

Ah ! mon heur, il est vrai, si tes
désirs secondent

Cet amour qui paraît et brille dans
tes yeux,

Je n'ai rien désormais à demander
aux dieux.

Mélite

Tu t'en peux assurer ; mes yeux, si
pleins de flamme,

Suivent l'instruction des
mouvements de l'âme :

On en a vu l'effet, lorsque ta fausse

mort

A fait sur tous mes sens un véritable effort :

On en a vu l'effet, quand, te sachant en vie,

De revivre avec toi j'ai pris aussi l'envie :

On en a vu l'effet, lorsqu'à force de pleurs

Mon amour et mes soins, aidés de mes douleurs,

Ont fléchi la rigueur d'une mère obstinée

Et gagné cet aveu qui fait notre hyménée ;

Si bien qu'à ton retour ta chaste
affection

Ne trouve plus d'obstacle à sa
prétention.

Cependant l'aspect seul des lettres
d'un faussaire

Te sut persuader tellement le
contraire,

Que sans vouloir m'entendre, et sans
me dire adieu,

Jaloux et furieux tu partis de ce lieu.

Tircis

J'en rougis ; mais apprends qu'il
n'était pas possible

D'aimer comme j'aimais, et d'être
moins sensible ;

Qu'un juste déplaisir ne saurait
écouter

La raison qui s'efforce à le violenter ;

Et qu'après des transports de telle
promptitude,

Ma flamme ne te laisse aucune
incertitude.

Mélite

Tout cela serait peu, n'était que ma
bonté

T'en accorde un oubli sans l'avoir
mérité,

Et que, tout criminel, tu m'es encore aimable.

Tircis

Je me tiens donc heureux d'avoir été coupable,

Puisque l'on me rappelle au lieu de me bannir,

Et qu'on me récompense au lieu de me punir.

J'en aimerai l'auteur de cette perfidie ;

Et si jamais je sais quelle main si hardie...



Scène V

Chloris, Tircis, Mélite

Chloris

Il vous fait fort bon voir, mon frère,
à cajoler,

Cependant qu'une sœur ne se peut
consoler,

Et que le triste ennui d'une attente
incertaine

Touchant votre retour la tient encore
en peine !

Tircis

L'amour a fait au sang un peu de
trahison ;

Mais Philandre pour moi t'en aura
fait raison.

Dis-nous, auprès de lui retrouves-tu
ton conte,

Et te peut-il revoir sans montrer
quelque honte ?

Chloris

L'infidèle m'a fait tant de nouveaux
serments,

Tant d'offres, tant de vœux, et tant
de compliments,

Mêlés de repentirs...

Mélite

Qu'à la fin exorable,

Vous l'avez regardé d'un œil plus
favorable.

Chloris

Vous devinez fort mal.

Tircis

Quoi ! tu l'as dédaigné ?

Chloris

Du moins, tous ses discours n'ont

encor rien gagné.

Mélite

Si bien qu'à n'aimer plus votre dépit
s'obstine ?

Chloris

Non pas cela du tout, mais je suis
assez fine :

Pour la première fois, il me dupe qui
veut ;

Mais pour une seconde, il m'attrape
qui peut.

Mélite

C'est-à-dire, en un mot...

Chloris

Que son humeur volage

Ne me tient pas deux fois en un
même passage.

En vain dessous mes lois il revient se
ranger.

Il m'est avantageux de l'avoir vu
changer

Avant que de l'hymen le joug
impitoyable,

M'attachant avec lui, me rendît
misérable.

Qu'il cherche femme ailleurs, tandis
que, de ma part,

J'attendrai du destin quelque
meilleur hasard.

Mélite

Mais le peu qu'il voulut me rendre de service

Ne lui doit pas porter un si grand préjudice.

Chloris

Après un tel faux-bond, un change si soudain,

A volage, volage, et dédain pour dédain.

Mélite

Ma sœur, ce fut pour moi qu'il osa s'en dédire.

Chloris

Et pour l'amour de vous, je n'en ferai
que rire,

Mélite

Et pour l'amour de moi vous lui
pardonnerez.

Chloris

Et pour l'amour de moi vous m'en
dispenserez.

Mélite

Que vous êtes mauvaise !

Chloris

Un peu plus qu'il ne semble.

Mélite

Je vous veux toutefois remettre bien ensemble.

Chloris

Ne l'entreprenez pas ; peut-être qu'après tout

Votre dextérité n'en viendrait pas à bout.



Scène VI

Tircis, la Nourrice, Eraste, Mélite,
Chloris

Tircis

De grâce, mon souci, laissons cette
causeuse :

Qu'elle soit, à son choix, facile ou
rigoureuse,

L'excès de mon ardeur ne saurait
consentir

Que ces frivoles soins te viennent
divertir.

Tous nos pensers sont dus, en l'état
où nous sommes,

A ce nœud qui me rend le plus
heureux des hommes,

Et ma fidélité, qu'il va
récompenser...

La Nourrice

Vous donnera bientôt autre chose à
penser.

Votre rival vous cherche, et la main à
l'épée,

Vient demander raison de sa place
usurpée.

Eraste, à *Mélite*.

Non, non, vous ne voyez en moi
qu'un criminel,

A qui l'âpre rigueur d'un remords
éternel

Rend le jour odieux, et fait naître
l'envie

De sortir de sa gêne en sortant de la
vie.

Il vient mettre à vos pieds sa tête à
l'abandon ;

La mort lui sera douce à l'égal du
pardon.

Vengez donc vos malheurs ; jugez ce

que mérite

La main qui sépara Tircis d'avec
Mélite,

Et de qui l'imposture avec de faux
écrits

A dérobé Philandre aux vœux de sa
Chloris.

Mélite

Eclaircis du seul point qui nous
tenait en doute,

Que serais-tu d'avis de lui
répondre ?

Tircis

Ecoute

Quatre mots à quartier.

Eraste

Que vous avez de tort

De prolonger ma peine en différant
ma mort !

De grâce, hâtez-vous d'abréger mon
supplice,

Ou ma main préviendra votre lente
justice.

Mélite

Voyez comme le ciel a de secrets
ressorts

Pour se faire obéir malgré nos vains
efforts.

Votre fourbe, inventée à dessein de
nous nuire,

Avance nos amours au lieu de les
détruire :

De son fâcheux succès, dont nous
devions périr,

Le sort tire un remède afin de nous
guérir.

Donc, pour nous revancher de la
faveur reçue,

Nous en aimons l'auteur à cause de
l'issue ;

Obligés désormais de ce que tour à
tour

Nous nous sommes rendu tant de

preuves d'amour,

Et de ce que l'excès de ma douleur
sincère

A mis tant de pitié dans le cœur de
ma mère,

Que, cette occasion prise comme aux
cheveux,

Tircis n'a rien trouvé de contrainte à
ses vœux ;

Outre qu'en fait d'amour la fraude
est légitime ;

Mais puisque vous voulez la prendre
pour un crime,

Regardez, acceptant le pardon ou
l'oubli,

Par où votre repos sera mieux établi.

Eraste

Tout confus et honteux de tant de courtoisie,

Je veux dorénavant chérir ma jalousie ;

Et puisque c'est de là que vos félicités...

La Nourrice, à *Eraste*.

Quittez ces compliments, qu'ils n'ont pas mérités ;

Ils ont tous deux leur compte, et sur cette assurance

Ils tiennent le passé dans quelque

indifférence,

N'osant se hasarder à des
ressentiments

Qui donneraient du trouble à leurs
contentements.

Mais Chloris qui s'en tait vous la
gardera bonne,

Et seule intéressée, à ce que je
soupçonne,

Saura bien se venger sur vous, à
l'avenir,

D'un amant échappé qu'elle pensait
tenir.

Eraste, à Chloris.

Si vous pouviez souffrir qu'en votre
bonne grâce

Celui qui l'en tira pût occuper sa
place,

Eraste, qu'un pardon purge de son
forfait,

Est prêt de réparer le tort qu'il vous
a fait.

Mélite répondra de ma
persévérance :

Je n'ai pu la quitter qu'en perdant
l'espérance ;

Encore avez-vous vu mon amour
irrité

Mettre tout en usage en cette

extrémité ;

Et c'est avec raison que ma flamme
contrainte

De réduire ses feux dans une amitié
sainte,

Mes amoureux désirs, vers elle
superflus,

Tournent vers la beauté qu'elle
chérit le plus.

Tircis

Que t'en semble, ma sœur ?

Chloris

Mais toi-même, mon frère ?

Tircis

Tu sais bien que jamais je ne te fus
contraire.

Chloris

Tu sais qu'en tel sujet ce fut toujours
de toi

Que mon affection voulut prendre la
loi.

Tircis

Encor que dans tes yeux tes
sentiments se lisent,

Tu veux qu'auparavant les miens les
autorisent.

Parlons donc pour la forme. Oui, ma
sœur, j'y consens,

Bien sûr que mon avis s'accommode
à ton sens.

Fassent les puissants dieux que par
cette alliance

Il ne reste entre nous aucune
défiance,

Et que m'aimant en frère, et ma
maîtresse en sœur,

Nos ans puissent couler avec plus de
douceur !

Eraste

Heureux dans mon malheur, c'est
dont je les supplie,

Mais ma félicité ne peut être
accomplie

Jusqu'à ce qu'après vous son aveu
m'ait permis

D'aspirer à ce bien que vous m'avez
promis.

Chloris

Aimez-moi seulement, et, pour la
récompense,

On me donnera bien le loisir que j'y
pense.

Tircis

Oui, sous condition qu'avant la fin
du jour

Vous vous rendrez sensible à ce
naissant amour.

Chloris

Vous prodiguez en vain vos faibles
artifices ;

Je n'ai reçu de lui ni devoir, ni
services.

Mélite

C'est bien quelque raison ; mais ceux
qu'il m'a rendus,

Il ne les faut pas mettre au rang des
pas perdus ;

Ma sœur, acquitte-moi d'une
reconnaissance

Dont un autre destin m'a mise en
impuissance ;

Accorde cette grâce à nos justes
désirs.

Tircis

Ne nous refuse pas ce comble à nos
plaisirs.

Eraste

Donnez à leurs souhaits, donnez à
leurs prières,

Donnez à leurs raisons ces faveurs
singulières ;

Et pour faire aujourd'hui le bonheur
d'un amant,

Laissez-les disposer de votre
sentiment.

Chloris

En vain en ta faveur chacun me
sollicite,

J'en croirai seulement la mère de
Mélite ;

Son avis m'ôtera la peur du repentir,
Et ton mérite alors m'y fera
consentir.

Tircis

Entrons donc ; et tandis que nous
irons le prendre,

Nourrice, va t'offrir pour maîtresse à
Philandre.

La Nourrice

(Tous rentrent, et elle demeure seule.)

Là, là, n'en riez point ; autrefois en
mon temps

D'aussi beaux fils que vous étiez
assez contents,

Et croyaient de leur peine avoir trop
de salaire

Quand je quittais un peu mon dédain
ordinaire.

A leur compte, mes yeux étaient de
vrais soleils

Qui répandaient partout des rayons
nonpareils ;

Je n'avais rien en moi qui ne fût un
miracle ;

Un seul mot de ma part leur était un oracle.

Mais je parle à moi seule. Amoureux, qu'est ceci ?

Vous êtes bien hâtés de me quitter ainsi !

Allez, quelle que soit l'ardeur qui vous emporte,

On ne se moque point des femmes de ma sorte ;

Et je ferai bien voir à vos feux empressés

Que vous n'en êtes pas encor où vous pensez.



œuvre du domaine public

Édité sous la licence Creative
Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

Source :

B.N.F. - Wikisource

Ont contribué à cette édition :

Gabriel Cabos

Fontes :

David Rakowski's

Manfred Klein

Dan Sayers

Justus Erich Walbaum - Khunrath

bibebook

